

12330. a

OPUSCULES

*D E*

M. AUGUSTE GAUDE.

OPUSCULES

DE

M. AUGUSTE GANDE.



# OPUSCULES

## DE

### M. AUGUSTE GAUDE.

K

---

Ah ! si mon front , indigne du laurier,  
Peut obtenir la couronne de rose ;  
Heureux cent fois , mon succes est entier !

*Ep. aux Muses.*

---

A LONDRES,  
*Et se trouve à PARIS,*

Chez { DURAND neveu , Lib. rue Galande.  
VOLLAND , Lib. quai des Augustins.  
DESENNE , Libraire de Monseigneur  
Comte d'Artois , au Palais-Royal.  
Et chez les Libraires qui vendent  
les nouveautés.

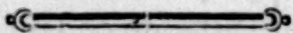
---

1788.





LES DEGRÉS  
DE L'AMOUR.



ROMANCE.

LE cœur de Lise était muet encore,  
Et pourtant Lise inspirait le desir :  
Telle en nos champs la rose se colore,  
Et plaît avant de s'ouvrir au Zéphir.



Bientôt après, la voix de la nature  
Dans ce cœur neuf doucement retentit.  
Lise voulut expliquer ce murmure,  
Mais à treize ans on n'a pas grand esprit.



Enfin , un jour Mirtil dans la prairie ,  
De ce vain bruit fit un doux sentiment.  
Mirtil aimait , Lise fut attendrie :  
A quatorze ans le cœur parle aisément.



Un an se passe , et Lise fut volage ;  
Voilà son cœur qui parle à tout hasard ;  
Quand on a fait l'essai de ce langage ,  
Le cœur souvent devient fort babillard.



Blaise et Daphnis , et Lubin , et Bazile  
A l'entretien se virent appeler ;  
Mais à la fin ce cœur prompt et facile  
Ne trouva plus , hélas ! à qui parler.



Jeunes beautés , que cette expérience  
Serve , du moins , à régler vos amours :  
Ne gardez pas tout-à-fait le silence ,  
Mais apprenez à borner vos discours.

---

---

A MADAME DE BOURDIC.

JE l'ai connu ce délire enchanteur ,  
Fruit de l'esprit , des talens et des graces ,  
Qui nous domine et remplit notre cœur :  
Je l'ai connu , car j'ai suivi vos traces.



Mais nous charmer est-ce nous rendre heureux ?  
Ah ! dans cet art vous êtes trop profonde ,  
Et je conçois qu'il est bien dangereux  
D'aimer quelqu'un qui plaît à tout le monde !



J'aurais voulu peindre cet embarras ,  
Ce feu si pur qui près de vous m'enflamme ;  
Mais il ressemble aux mouvemens de l'ame  
Qu'on sent très-bien et qu'on n'exprime pas.





---

---

S O U V E N I R.

D O U C E retraite , asile heureux  
Où l'amour amenait Sylvie ,  
Saules qui voilâtes nos jeux ;  
Vous rappelez à mon cœur amoureux  
Les plus beaux momens de ma vie.  
O tems ! cette flatteuse erreur  
Échappera sans doute à ta poursuite ,  
Mais le souvenir du bonheur  
Nous console - t - il de sa fuite ?

---

---

## L E B A I S E R M U T U E L .

U N jour je disais à Thémire :  
Laisse - moi te prendre un baiser.  
Hélas ! tu peux seule appaiser  
L'amour que ta beauté m'inspire.





Un sourire fut son aveu :  
Je prends ce baiser tout de flamme,  
Et bientôt je sentis mon ame  
Errer sur ses lèvres de feu.



Mais , Thémire , il faut que j'obtienne  
De ta bouche un gage d'amour !....  
Thémire m'embrasse à son tour ,  
Son ame passa dans la mienne.



Depuis ce moment enchanteur ,  
Nos ames dans leur douce ivresse  
Savent se confondre sans cesse ,  
Et voilà d'où vient mon bonheur.



---

THÉMIRE,  
CONTE ANACRÉONTIQUE.

Vénus, Apollon et les Graces  
Avaient quitté le céleste séjour,  
Pour venir ici bas reconnoître leur cour.  
Vénus rassembla sur ses traces  
Toutes les belles d'alentour.  
Apollon, moins heureux, recherchait le mérite,  
Et ce Dieu qui jadis enflammait les mortels,  
Vit son escorte si petite,  
Qu'il craignit fort de perdre ses autels.  
Les Graces avaient pour cortège  
Un grand nombre d'adorateurs;  
Mais dans la foule hélas ! qui les assiège,  
Peu de gens avaient leurs faveurs.  
On en fit le choix à la ronde,  
( Les Graces ont droit de choisir ),  
Et l'on réforma tant de monde  
Qu'Apollon cessa de rougir.

Cependant la jeune Thémire  
 Craignait de paraître à leurs yeux :  
 Thémire qui de tous les Dieux  
 Pourrait seule honorer l'empire !  
 Mais moi , trop peu digne témoin  
 De cette cour élégante et polie ,  
 Moi qui m'étais glissé pour applaudir de loin  
 A la beauté comme au génie ;  
 J'enhardis ma Thémire et je la présentai.  
 Dieux ! quel moment pour sa délicatesse !  
 Vénus l'admire , Apollon enchanté  
 Fait un hymne à la volupté ,  
 Et les trois sœurs partagent son ivresse.  
 Mais , dit Vénus , cette enfant-là  
 M'appartient , et je m'en empare :  
 C'est mon portrait , regardez-la.  
 Oui , répond Apollon , mais moi , je vous déclare  
 Qu'elle me doit autant qu'à vous ;  
 Ecoutez-la , puis jugez nous.  
 Ah ! doucement , dirent les Gracés ,

Il faut disputer cet honneur :  
 Thémire marche sur nos traces ,  
 Et nous l'adopterons pour sœur.  
 Sans nous, Cypris, que serait votre empire ?  
 C'est par nous qu'il plaira toujours ,  
 Et vous, Phébus, vous, sans notre secours ,  
 Vous seriez gauche à faire rire.  
 Les Graces avaient bien raison ,  
 Mais les Dieux, non moins que nous-mêmes ,  
 Tiennent à leur opinion ,  
 Et s'échauffent pour leurs systèmes.  
 Vénus, malgré son air si doux ,  
 Répliqua fort haut à ces Dames ,  
 Et le Dieu des vers, en courroux ,  
 Leur lâcha quelques épigrammes.  
 Enfin, après avoir vainement disputé ,  
 Il fallut convenir de laisser la Bergère ,  
 Pour représenter sur la terre  
 L'esprit, les graces, la beauté.  
 Cet accord fut signé par la troupe céleste :

Et Thémire , toujours modeste ,  
 Ne put point la dissuader.  
 Mais il restait à décider  
 Qui serait chargé de Thémire.

Je craignais de la perdre , et Vénus aussi - tôt  
 Y voulut appaiser mon martyre.

Sois heureux , me dit-elle , et garde ce dépôt.

Tu n'as pas mérité le don qu'on te destine ,  
 Mais dans la justice divine,  
 L'idole reste au plus dévot.





## REGRETS.

EN VAIN mon cœur les a chéris  
Les principes de la sagesse ,  
Dans le cercle de nos Laïs  
J'ai perdu ma folle jeunesse.  
Je vantais ma félicité ,  
Et pourtant je n'étais qu'à plaindre ;  
A-t-on connu la volupté  
Quand on quitte sans se contraindre ?



Mais de cette fatale erreur  
Dois-je accuser l'amour mon maître ?  
Hélas ! j'ai manqué le bonheur  
Pour l'avoir trop cherché , peut-être.  
C'en est fait , je perds pour jamais  
Le prestige du plus beau songe ,  
Et mon cœur , instruit désormais ,  
Ne veut plus croire à ce mensonge.





Revenez, douce illusion,  
 Charme de mon adolescence,  
 Revenez; et que la raison  
 Fuie encore à votre présence.  
 La raison blâma mes desirs;  
 Je veux dédaigner son murmure,  
 Et dérober tous mes plaisirs  
 A sa douloureuse censure.



Que dis-je? Et pourquoi fuir ses loix?  
 Son ton est dur, mais il corrige:  
 L'Amour s'égare dans son choix  
 Si la raison ne le dirige.  
 La beauté, l'esprit nous séduit,  
 Et tous les cœurs sont sur leurs traces;  
 Mais la raison nous avertit  
 Que l'orgueil gâte un peu leurs graces.



Heureux qui pourrait tour-à-tour  
 Dans deux beaux yeux nourrir sa flamme,  
 Et retrouver, après l'amour,  
 Toutes les qualités de l'ame !  
 Ah ! j'aime bien, lorsque je ris,  
 Femme belle et même un peu folle ;  
 Mais quand on pleure, mes amis,  
 C'est un bon cœur qui nous console !

---

#### A M. DE BONNE CARRERE.

D'ou me vient ce billet charmant,  
 Et quel Dieu touche ainsi la lyre ?  
 Est-ce Momus qui cherche à rire  
 Aux dépens d'un pauvre expirant \* ?

Rival des Cygnes d'Ausonie,  
 Vous me charmez par vingt talens,  
 Et moi, j'oppose à vos accens  
 Le ton d'un Chantre à l'agonie.

---

\* L'Auteur étoit alors malade.

Mais à votre aimable gaité,  
Je sens moins le mal qui me presse;  
Et vos bons mots et ma jeunesse  
Sauront me rendre la santé.

Peut-être alors mon humeur sombre  
Voudra calomnier l'Amour :  
Qu'importe? un prisonnier, dans l'ombre,  
Méditerait en vain d'un beau jour.

Ah ! s'il faut être sitôt sage,  
S'il faut abandonner ce Dieu ;  
Du moins , en lui disant adieu ,  
Pleurons , et gardons son image.

Pour vous , riez. Que votre esprit  
Au beau sexe rende Catulle :  
Moi , j'ai bien le cœur de Tibulle ,  
Mais ce lot est , dit-on , proscrit.

Eh bien ! je saurai fuir vos traces ,  
Et le repos sera ma loi. . . . .  
La raison peut venir à moi ,  
Je vais congédier les Graces.

---

---

J U S T I F I C A T I O N .

LORSQUE je dis , dans mon délire ,  
Que j'adorais les Graces , la beauté ,  
Et l'esprit , et l'aménité ;  
Je croyais , hélas ! ne rien dire.  
Dorval pourtant , avec un fin sourire ,  
Nomma l'objet dont je suis enchanté.  
Je rougis , et c'était un aveu trop sincère ,  
Mais je ne suis point indiscret ;  
Est-ce ma faute si Glycère  
Ressemble seule à ce portrait ?

---

---

## A U N E D A M E ,

*Qui demandait si l'on pouvait médire d'elle .*

OUI , sans blesser la vérité ,  
De vous , Églé , l'on peut médire ;  
Mais il faut faire la satyre  
De l'esprit et de la beauté.

---

---

## LE CERCLE.

J'AVAIS juré de n'être plus sensible ,  
De modérer , de vaincre mes desirs ;  
Mais l'Amour rit de ce serment terrible ,  
Et le confie aux volages Zéphirs.  
Ces jours passés , j'en fis l'expérience ;  
De vingt beautés le groupe ravissant  
Frappa mes yeux dans un cercle brillant ,  
Et je sentis que mon indifférence  
S'abandonnait à cet enchantement.  
Le cœur se rend , quand l'esprit délibère :  
Le mien sur-tout est prompt à s'enflammer ,  
Mais j'en veux un qui sache aussi m'aimer ;  
Voyons s'il est dans l'assemblée entière.

Auprès de moi Cloé se rengorgeait.  
Ses yeux baissés semblaient vouloir me dire :  
Ah ! respectez ma pudeur , s'il vous plaît.



De mes appas vous sentirez l'effet ,  
 Mais je défends qu'on ose m'en instruire ; —  
 Et j'obéis à ce discours muet.

Un peu plus loin , je vis Éléonore :  
 Sa belle bouche , où le plaisir sourit ,  
 Semble toujours la fleur qui vient d'éclore ,  
 Tous ses propos sont tendres , pleins d'esprit ;  
 Et son silence est de l'esprit encore.  
 D'un seul regard l'œil voudrait voir ses yeux ,  
 Son pied , son sein , tout ce qui charme en elle ;  
 Faites d'idée un portrait gracieux ,  
 S'il est parfait , il sera très-fidèle.  
 Mais quoi ! Linval , de tant d'attraits charmé ,  
 Obtient , dit-on , ce cœur qu'il sollicite.  
 Sans être aimable , on peut donc être aimé ?  
 Ah ! la constance est un bien grand mérite !

Que vois-je , amis ? quoi ! Lise dans ces lieux !  
 Oui , me dit-on , elle minaude encore :  
 Elle a jadis charmé nos bons ayeux ,  
 Voilà pourquoi Lise veut qu'on l'adore.

Mais



Mais quelle est donc cette nombreuse cour,  
 Qui près d'Iris s'agite et l'environne ?  
 La folle Iris , belle comme l'Amour ,  
 Au changement par degré s'abandonne.  
 Qui peut la voir sans en être amoureux ?  
 Sur tous ses traits d'incarnat et d'albâtre  
 Le plaisir rit, la volupté folâtre ;  
 Et ses regards font un peuple d'heureux.  
 Rien n'a fixé son œillade rapide :  
 Ainsi dans l'onde , un rayon du soleil  
 Serpente et luit sur le flot qui le guide ,  
 Nous éblouit de son éclat vermeil ,  
 Et dans son vol jamais ne se décide.  
 Le beau Mirtil , Zélindor , Licidas ,  
 Tous beaux-esprits , cités dans la contrée ,  
 En calambours célébraient ses appas.  
 De leur encens vainement enivrée ,  
 Elle plaisait, mais elle n'aimait pas ,  
 Et se bornait à se voir adorée.  
 Amans légers , briguez tous sa faveur ;  
 Pour moi , je veux que l'on soit attendrie.

Nœuds présentés par la coquetterie ,  
 Je vous crains peu , vous glissez sur mon cœur.

Tout plein encor de mon indifférence ,  
 J'allais sortir de ce lieu de plaisance ,  
 Quand j'aperçus celle dont les attraits  
 A son destin m'ont uni pour jamais.  
 Dans ses regards sa douceur est empreinte.  
 Sur tous ses traits, où règne la candeur ,  
 On voit cet air que donne , sans contrainte ,  
 Le calme heureux de l'esprit et du cœur.  
 Ah ! connoissez , lui dis-je , ma souffrance ,  
 Et rassurez mon esprit agité :  
 Tel vous dira son rang et sa naissance ,  
 Tel brillera d'un éclat acheté ,  
 Et tel enfin , dans des vers pleins d'aisance ,  
 Peindra sa flamme et sa fidélité.  
 Moi , je n'ai rien qui puisse me défendre  
 A ce torrent aimable et séducteur. —  
 Alors Zélis , avec un souris tendre ,  
 Me répondit : « Eh ! n'as-tu pas ton cœur » ?

## LES DÉFAUTS DE ZÉLIS.

QUAND je suis loin de ma Zélis ,  
J'ai honte de mon esclavage ,  
Et près d'elle je suis surpris  
De ne pas l'aimer davantage.



Ses défauts ne m'échappent pas :  
Elle est hautaine , elle est coquette ;  
Je veux m'en plaindre , mais , hélas !  
Femme qu'on adore est parfaite !



Rosire est belle et me plairait ;  
Elle danse , et chacun l'admire ;  
J'approche , mais Zélis paraît ,  
Je ne puis regarder Rosire.



D'où vient ce funeste ascendant ?  
Zélis est-elle donc si belle ?  
Que m'importe un sein ravissant ,  
Que la gaze toujours recèle ?



Ses yeux sont beaux , sans contredit,  
Mais ils le sont pour tout le monde ;  
Et Zélis n'a pas tant d'esprit ,  
Puisqu'elle rit quand je la gronde.



D'ailleurs , l'art peut bien embellir  
Sa taille élégante et gentille ,  
Et je voudrais , pour m'éclaircir ,  
La voir avant qu'elle s'habille.



Enfin , Zélis n'a que seize ans ;  
Eh bien ! c'est ce qui me désole :  
La nature , en seize printems ,  
N'a fait qu'une charmante folle.



Oh ! je connais tous ses défauts ,  
Mais près d'elle je les oublie ;  
Et pour ma gloire et mon repos ,  
Il faut enfin que je la fuie.



Oui, quand je suis loin de Zélis ,  
J'ai honte de mon esclavage ,  
Et près d'elle je suis surpris  
De ne ne pas l'aimer davantage.

---

## L A P E R S U A S I O N .

**Z**ÉLIS est une jeune fleur  
Qu'un léger papillon engage ,  
Et dans l'excès de sa douleur ,  
Elle hait tout amant volage.





Mais près d'elle, sur le gazon,  
Lieu favorable à l'éloquence,  
L'Amour me dicta sa leçon,  
Et Zélis aima l'inconstance.



Vois, lui disais-je, cette fleur,  
Un autre papillon l'afflige;  
Eh bien ! pour punir un trompeur,  
Séchera-t-elle sur sa tige ?



Non, sans doute, et quand le Zéphir  
Viendra rafraîchir la nature,  
Tu la verras s'épanouir,  
Et se consoler d'un parjure.



Zélis rougit : son embarras  
Augmente avec mon tendre zèle :  
Puis, en se jettant dans mes bras,  
Elle dit : seras-tu fidèle ?





Oui, Zélis, j'en fais le serment. . . .  
O mon amie ! ô ma maîtresse !  
De ce papillon inconstant  
Puisse - je te venger sans cesse !

---

V E R S

F A I T S A V A U C L U S E .

D E ce désert l'effrayante beauté  
Plait à l'amant , et charme le Poète.  
Un beau vallon, un pays enchanté  
Y rend aux yeux l'illusion complete.



Mais le tableau de ces objets divers  
Sourit en vain à mon cœur , à ma Muse :  
Verdier l'a fait , et ses magiques vers  
Vivront autant que le nom de Vacluse.



Ici l'amant, plein de doux souvenirs,  
 Poursuit au loin les ondes fugitives,  
 Rêve, soupire; et voit qu'à ses plaisirs  
 Il n'a manqué que ces superbes rives.



Si, par hasard, une trop longue erreur  
 A de ses vœux détaché l'espérance;  
 Il peut encore y nourrir sa douleur,  
 Et par les pleurs saisir la jouissance!



Cès flots pressés, qui roulent en grondant,  
 Et de ces rocs la masse épouvantable,  
 Portent dans l'ame un triste sentiment,  
 Qui la domine, et la flatte, et l'accable.



Pétrarque, hélas! n'est plus dans ces beaux lieux!  
 Mais, je me dis: il vint à cette place;  
 Son pied fut là, ceci frappa ses yeux,  
 Ses vers charmans sont nés dans cet espace!



Ah ! puissiez-vous ne me quitter jamais ,  
Tendre délire , aimable rêverie !  
Dans mes plaisirs , sur-tout dans mes regrets ,  
Venez parler à mon ame attendrie !



Quatre cent fois l'année a disparu ,  
Depuis le tems que ce lieu me rappelle :  
Quatre cent fois le printems revenu  
Na plus trouvé cet amant si fidèle.



Comme la gloire ici se fait sentir !  
On croit la voir , plus séduisante encore ,  
Prendre , en riant , de la main du plaisir ,  
Les noms heureux de Pétrarque et de Laure.



Gloire superbe , idole des grands cœurs !  
Hélas ! l'envie est toujours sur tes traces ;  
Mais tu souris , et tes adorateurs  
Sont consolés de toutes leurs disgraces.



De tes bienfaits qui ne serait jaloux ?  
 Ta faveur seule à nos plaisirs ajoute.  
 Si vivre heureux est le sort le plus doux ,  
 Mourir célèbre est le plus beau sans doute.



Ce double espoir trompera mes efforts ,  
 Mais si Zélis , par l'Amour amenée ,  
 Vivait ici , je serais sûr alors  
 De la moitié de cette destinée.

### C O U P L E T S.

**A**MOUR me dit : peins ta Zélis si belle ,  
 Et j'obéis au maître de mon cœur ;  
 Mais , je suis sûr qu'on me croira flatteur ,  
 Si mon pinceau peut rendre le modèle.

A mille attrait Zélis doit son pouvoir ,  
 Et chacun d'eux lui suffirait pour plaire :  
 On dirait mal celui que l'on préfère ,  
 Car c'est toujours celui qu'on vient de voir.

Sur un tissu , dont le desir murmure ,  
 Et qu'inventa la sévère pudeur ,  
 L'œil des amans embrasse avec ardeur  
 De son beau sein l'élégante tournure.

Ah Dieux ! quel sein ! j'en connais seul le prix.  
 Comme il palpite ! et puis , comme il repose !  
 On croirait voir le bouton de la rose  
 S'épanouir sur la blancheur des lys.

J'ai vu Rosire : elle est grande , elle est belle ;  
 Mais ce beau corps n'offre rien de piquant.  
 Voyez Zélis ; c'est un charme irritant ,  
 Qui vous attire et vous fixe près d'elle.

Zélis sourit , danse et chante à la fois ;  
 Jamais l'Amour n'assembla tant de graces.  
 Son pied léger vous dérobe ses traces ,  
 Son ame entière existe dans sa voix.

Suivez ses traits : sur toute sa figure  
 L'esprit pétille autant que la gaité :  
 Elle a toujours l'air de la volupté ,  
 Sans perdre l'air de la simple nature.



Zélis me dit : vivons pour les amours ;  
 Sens-tu pour moi ces transports , cette ivresse ?  
 Elle voudrait me le dire sans cesse ,  
 Et je voudrais qu'elle le dît toujours.

Oui , ma Zélis , oui chère et tendre amante ,  
 Je t'aimerai jusqu'au dernier soupir.  
 Comment pourrais-je échapper au desir  
 Qui près de toi me brûle et me tourmente ?

Ah ! de mon cœur ne crains rien désormais.  
 Vois-tu déjà s'avancer la nuit sombre ?  
 Viens , ma Zélis , couvrons-nous de son ombre ,  
 Et que le jour ne revienne jamais !

## LE REPENTIR.

ELLE m'aimait , et j'ai pu la trahir !  
 Ah ! mes regrets , ma douleur est mortelle !  
 Qui m'ôtera ce cruel souvenir ?  
 Elle m'aimait , et je suis infidèle !

Hier encore , en me serrant la main ,  
 Zélis disait : apprends-moi tes allarmes ,  
 O mon ami , verse-les dans mon sein.....  
 Et dans son sein je répandis des larmes.  
 Vingt fois l'amour , vingt fois le désespoir  
 Veut m'arracher le secret qui m'accable ;  
 Mais la pitié , ce tendre et saint devoir ,  
 N'a pas permis cet aveu déplorable.  
 Ah ! cachons-lui la plus honteuse erreur !  
 Le pardon même , hélas ! serait à craindre.  
 Il eût sans doute augmenté mon bonheur ,  
 Mais ma Zélis eût été trop à plaindre !

Z É L I S   A U   B A L ,  
 D É G U I S É E   E N   S E R V A N T E .

J'AVOIS cru que sans ses atours  
 Zélis serait moins séduisante ;  
 Quelle erreur ! semblable aux amours ,  
 La nudité la rend brillante !



En vain d'un luxe précieux  
D'autres étalaient la richesse :  
Elles éblouissaient les yeux ,  
Et Zélis les charmaient sans cesse.



Dorval , épris de tant d'attraits ,  
Disait à sa moitié : ma chère ,  
Vous cherchiez une femme.... eh mais !  
Cela ferait bien notre affaire.



Cet œil si vif , assurément ,  
Annonce de l'intelligence ,  
Et ce pied léger m'est garant  
De la plus prompte obéissance.



Ah ! dit Mondor , venez chez nous ;  
L'ennui n'en approchera guères.  
Moi , je n'ai pas besoin de vous ,  
Mais mon fils n'est pas sans affaires.



Un jeune Abbé , plein de ferveur ,  
S'écriait : Dieux ! la belle fille !  
Que ne suis-je le serviteur  
D'une servante si gentille !



Je ne perdis pas un propos ,  
Pas un regard , pas un sourire ;  
Mais pour ma tête et mon repos ,  
Je les perdais sans l'oser dire.



Ah ! crois moi , laisse ces habits  
Qui n'ont pu désarmer l'envie ,  
Et sois encore , ô ma Zélis ,  
La maîtresse la plus chérie !



---

LA PLUS JOLIE.

PERSONNE n'aime autant que moi ,  
Non personne ; je le parie.  
Mes amis , savez-vous pourquoi ?  
C'est que j'aime la plus jolie.



J'ai bien déjà fait son portrait ,  
Mais c'est en vain qu'on la copie ;  
Et l'on ne la peint trait pour trait  
Qu'en disant c'est la plus jolie.



Son regard fier ou gracieux  
Présente un charme qui varie ,  
Mais on voit toujours dans ses yeux  
Le regard de la plus jolie.



Simple



Simple et superbe tour-à-tour,  
 A ses traits chaque ton s'allie ;  
 C'est Minerve, puis c'est l'Amour.....  
 Eh non, non ! c'est la plus jolie.



Elle épuise dans un moment  
 Et le bon sens et la folie ,  
 Mais elle plaît également ,  
 Et c'est toujours la plus jolie.



Si je veux louer son esprit,  
 Orné d'une grace infinie,  
 Elle se tait, et puis sourit  
 Pour n'être que la plus jolie.



Oh ! vous feriez mille tableaux  
 Sans achever ma belle amie ,  
 Aussi, je jette mes pinceaux :  
 On ne peint pas la plus jolie.

---

---

É L É G I E.

J<sup>E</sup> les revois ces prés, cette verdure ,  
Où je reçus les sermens de l'amour.  
Que de regrets ont suivi ce beau jour !  
Hélas ! Zélis est ingrate et parjure.  
Ruisseau , témoin de ma félicité ,  
Vous revoyez , dans sa douleur profonde ,  
L'amant heureux qui portait dans votre onde  
Des yeux brillans d'amour et de gaité.  
J'ai tout perdu , Zélis est infidelle.  
Ormeau charmant, tu protégeais mes vœux ,  
Et sous mes doigts ton écorce rebelle  
Se détachait pour empreindre nos jeux.  
Voilà l'emblème où ma main amoureuse  
A renfermé le secret de mon cœur.  
Prestige heureux ! Espérance flatteuse !  
Vous me fuyez comme un songe trompeur.  
Ah ! détruisons ce honteux témoignage  
De ma faiblesse et des plus vains sermens.

Mais non... peut-être un jour sous cet ombrage  
 Zélis viendra porter ses pas tremblans ;  
 Peut-être un jour, en voyant cette image,  
 Son cœur ému regrettera nos nœuds ,  
 Et quelque larme humectera ses yeux.  
 Ah ! ma Zélis.... ah ! si ta main encore  
 Pressait ma main sur ton cœur palpitant !  
 Un seul regard jeté sur ton amant  
 Adoucirait le mal qui le dévore.  
 J'oublerais tout, j'oublerais mon malheur ;  
 A t'adorer je passerais ma vie ,  
 Et je verrais la vieillesse ennemie  
 Venir à moi sans traîner la douleur !

---

### STANCES.

DÉJÀ nos champs se parent de verdure ,  
 Et le printemps nous redonne ses fleurs ;  
 Mais au milieu des ris de la nature  
 L'Amour, hélas ! me fait verser des pleurs.

L'émail des prés , ni le riant bocage ,  
 Ni des oiseaux les concerts amoureux ,  
 De mon bonheur ne sont plus le présage ;  
 Et tout déplaît à l'amant malheureux.

Qu'une autre main cueille la fleur nouvelle ,  
 Que d'autres yeux admirent ces beaux champs ;  
 Je les aimais quand j'étais aimé d'elle ,  
 Elle m'oublie , et j'ai perdu mes sens.

Ainsi mon cœur déplorait sa constance ,  
 Et paraissait se fermer pour toujours  
 A la tendresse et même à l'espérance ,  
 Lorsque Bourdic m'adressa ce discours :

« Je suis sensible et souffre de ta peine ,  
 Mais ta Zélis se rit de tes transports.  
 C'est le hasard qui te mit sous sa chaîne ,  
 Et pour s'aimer il faut tant de rapports » !

« Ah ! le bonheur est bien dans la tendresse ,  
 Mais quel amant veut le chercher si loin ?  
 On s'étourdit dans une courte ivresse ,  
 Et le cœur seul n'éprouve aucun besoin ».

« De l'amitié veux-tu suivre les traces » ?  
Oui, je le veux, et vous suis sans retour ;  
Mais pardonnez, en voyant tant de graces ,  
Je crois encor ne suivre que l'amour.

---

A M. GUIRAUDET, MÉDECIN.

L'ART de guérir et l'art de plaire  
Vivaient comme deux ennemis ,  
Mais vous les avez réunis :  
Esculape embrasse son père.  
On vous a vu dans le sacré Vallon  
Cueillir des fleurs d'une main délicate ,  
Et l'on s'est dit : Anacréon  
A pris la robe d'Hypocrate.





---



---

# CANSOUN LANGUEDOUCIÈNO.

« **D**ESPIÈ qu'aï counégu l'Amour  
 Coum' ès sounôro ma musêto !  
 Iou vol' ensagea chaco jour  
 Càouco nouvêlo cansounêto ,  
 Jusquo què l'écho d'alêntour  
 Diguè soul lou noum dè Lisêto ».

Coum' aco cantâvo Tircis ,  
 Quand Lisêto tout' esfrayâdo ,  
 Ouvris sa fênêstr' et ié dis :  
 Chut ! ma mer' ès dérévâyâdo....  
 Aï pòou què l'écho dou pays  
 L'aprenguè mêmô ta pensâdo !

Tircis sentiguè què soun can  
 Èro pus amoureux què sagè ,  
 Déjà l'écho , lou lëndëman ,  
 L'avié dich à tout lou villagè ;  
 Et chacun faguè soun roman  
 Bèn otûménta suivant l'usagè.

## T R A D U C T I O N .

« D E P U I S que j'ai connu l'amour  
Qu'elle est sonore ma musette !  
Je veux essayer chaque jour  
Quelque nouvelle chansonnette ,  
Et bientôt l'écho d'alentour  
Dira seul le nom de Lisette ».

C'est ainsi que chantait Tircis ,  
Quand Lisette toute effrayée  
Lui cria : tais-toi donc , finis !  
Ma mère est déjà réveillée.....  
J'ai craint que l'écho du pays  
Ne lui dit même ta pensée !

Tircis sentit bien que son chant  
Était plus amoureux que sage :  
Il se tut : l'écho cependant  
Le redit à tout le village ,  
Et chacun en fit son roman  
Bien augmenté , suivant l'usage.

Alors , dē soun malhuroux cas  
 Tircis entrétenguè Lisèto.  
 Mè crēsoun huroux , mès hélas !....  
 Eh bèn ! ié diguè la brunèto ,  
 Per què l'écho méntiguè pas ,  
 Anén déssus aquèl'herbèto !

---

### T É L I D O.

Sē cāouco fēs inclina sus Télido ,  
 Iou prèssè mollamèn soun cor ;  
 Ello rougis dē moun transpor ,  
 Fermo l'yeul , et sembl'ëmbèllido.  
 Mès s'ënsagè dē mos bèn doux  
 Sus soun ouréïo delicâto ,  
 Vés' alors soun yeul amoureux  
 S'ouvri per dir'aco mē flâto !  
 La pudou plour'et dis adiou.  
 Eh bèn ! adiou , pudou plëntivo !  
 Quand Télido dèven pu vivo  
 Lou plési mē sèmblo pu viou !

Alors de son malheureux cas  
 Tircis vint parler à Lisette :  
 On me croit heureux , mais hélas !.....  
 Eh bien ! lui répond la brunette ,  
 Pour que l'écho ne mente pas ,  
 Allons-nous en sur cette herbe !

---

# IMITATION.

INCLINÉ sur ma belle amie ,  
 Si mon cœur presse un peu son sein ,  
 Elle rougit de mon larcin ,  
 Ferme l'œil et semble embellie.  
 Mais lorsque je dis mon desir  
 A son oreille délicate ,  
 Dans ses yeux , brillans de plaisir ,  
 Se peint le charme qui la flatte.  
 Elle les ouvre , elle a tout vu.  
 Adieu pudeur , grace plaintive !  
 Télide était douce , elle est vive ;  
 Et le plaisir n'a rien perdu.

---

---

ÉPITAPHE DE JAVOTTE,

*Petite chienne qui appartenait à Madame  
de Bourdic.*

JAVOTTE, au regard effronté,  
Repose enfin dans la nuit éternelle :  
Sans cesse elle a jappé, sauté,  
Mordu tout le monde autour d'elle.  
Mais sa beauté couvrait tous ses défauts.  
Le moineau de Lesbie, à côté des Héros,  
Brave les siècles et l'envie.  
Javotte, en quittant cette vie,  
A des droits à ce sort brillant ;  
Car sa maîtresse, aux grâces de Lesbie,  
Unit l'esprit de son amant.





C H A N S O N .

LE beau Daphnis aimait Lisette,  
Il l'adorait ;  
Mais on prétend que la follette  
Toujours riait.  
Pourquoi faut-il qu'on désespère  
Un tendre cœur ?  
Je ferais, si j'étais bergère ,  
Tout en douceur.



Daphnis, accablé de sa peine ,  
Perdait l'esprit ;  
Lorsqu'un beau jour dedans la plaine  
Il s'endormit.  
L'amour , très-habile en mensonge ,  
Le consola ;  
Le pauvre fut heureux en songe ,  
Puis s'éveilla.



Beau songe , hélas ! sois - moi fidèle ,  
Dit le berger !  
D'une ingrante , d'une cruelle ,  
Viens me venger !  
Ah ! je braverai l'inhumaine  
Et sa rigueur ,  
Si tu viens adoucir ma peine ,  
Songe flatteur !



Qu'une fillette est curieuse !  
Lise écoutait :  
Elle comprit , toute honteuse ,  
Ce qu'il disait.  
Un songe , . . . ô ciel ! quelle insolence !  
Lise , en secret ,  
Trouva ce projet de vengeance  
Fort incomplet.



Quand la bergère s'humanise ,  
On a beau jeu.

Daphnis la voit : quelle surprise !  
Sur - tout quel feu !

Mais Lisette , qui de notre homme  
Vit les projets ,

Lui cria : « Cher Daphnis , fais comme  
Si tu dormais » !



Pent-être le sens de la phrase  
Est - il obscur ;

Mais un amant , dans son extase ,  
Prend le plus sûr.

Ainsi donc l'histoire publie  
Que celui-ci

Ne parut jamais en sa vie  
Moins endormi.



## L A U R E.

L A U R E est bien jeune et pourtant me séduit :

C'est l'adolescence des Graces.

Déjà l'Amour s'est fixé sur ses traces ,

Mais l'innocence habite son esprit.

La gaité seule excite son sourire ,

Et vainement l'on croit y trouver mieux :

C'est une fleur qui brille à tous les yeux ,

Sans distinguer celui qui la desire.



Il est donc vrai , Laure n'est qu'une enfant !

Son regard brûle , et c'est à peine

L'éclair léger d'une flâme incertaine ,

Qui vient de naître et s'éteint à l'instant.

Rien ne l'émeut , et pourtant tout l'étonne ;

Elle est sans feinte ainsi que sans dépit ,

On veut lui plaire , et la raison proscrit

Tous les moyens que le desir ordonne !



Dans ses propos on voit cette bonté ,  
 Dont le ton ressemble à l'air tendre ,  
 Mais son esprit a pu seul vous entendre ;  
 Son cœur encor n'a jamais écouté.  
 Ah ! si j'osais ; . . . dans ce lieu solitaire  
 Laure s'avance et je ne répondss point  
 Qu'elle n'apprenne à la fin sur ce point  
 Tout le danger que court une bergère.





---

**DISCOURS.**

---

**LE BONHEUR EST DANS LA CULTURE  
DES LETTRES, DES SCIENCES ET DES  
ARTS.**

**H**EUREUX qui des grandeurs fuyant la pompe vaine,  
Loin des sots , des jaloux, de l'éclat et du bruit ;  
A la foule trompée abandonne la haine ,  
L'ambition , les rangs, et l'orgueil qui les suit !  
Mais plus heureux encor qui , dans ce doux système ,  
Aux charmes de l'étude entièrement livré ,  
Vit au milieu des siens comme un père adoré ,  
Et dans la paix du cœur trouve le bien suprême !  
Tandis qu'auprès des Grands l'esclave ambitieux  
Ouvre un œil caressant , où se peint la contrainte ,  
Dans la nuit des tombeaux son regard lumineux  
Poursuit les nations, et les juge sans crainte.

Il accuse Néron , il adore Titus ;  
 Toujours à ses arrêts la vérité préside :  
 Caton est un héros tout brillant de vertus ,  
 Sylla n'est qu'un tyran que la vengeance guide.

Oui , de l'homme éclairé telle est la volupté ;  
 Il unit tous les goûts avec la liberté ;  
 Des Sciences , des Arts parcourt la chaîne immense ,  
 Et jouit sans remords de sa douce existence.

Si le calme enchanteur qui règne dans les champs ,  
 L'invite à s'égarer sous un épais feuillage ;  
 Il lit avec transport ces écrits pleins de sens  
 Où le génie heureux étonne à chaque page.  
 Quelle mobilité vient animer ses traits !  
 Quel sentiment subit l'entraîne et le domine !  
 Il rit avec Molière , il pleure avec Racine ;  
 Son esprit s'enrichit de leurs rares bienfaits.  
 Vainement il a cru dédaigner les prestiges  
 Qui brillaient autrefois à son œil fasciné ,  
 Il lit Iphigénie , et son cœur entraîné  
 S'ouvre docilement à la foi des prodiges.

Ainsi dans sa retraite il trouve le bonheur.  
 O talens de l'esprit ! si la vie est un songe ,  
 Vous lui prêtez du moins ce prestige flatteur  
 Qui peut seul embellir un triste & long mensonge !  
 Votre règne paisible affranchit l'univers  
 De l'ennui , de l'erreur , des préjugés divers.  
 Eh ! quand pourrai-je enfin , dans une paix profonde ,  
 Dédaigneux spectateur de la scène du monde ,  
 Et loin de ce théâtre ensanglanté d'horreurs ,  
 Me livrer tout entier aux Arts consolateurs !  
 Quand pourrai-je échapper à cette folle ivresse ,  
 Bonheur des malheureux , qui nous trompe sans cesse ;  
 Et Maître de moi - même , alors , un livre en main ,  
 Oublier tout le monde , et bénir mon destin !

Les livres m'offriront une conquête aisée ;  
 J'élèverai par eux ma timide pensée.  
 Le génie a des cieux mesuré la hauteur ,  
 Il a pesé les airs , percé la profondeur ,  
 Qui voulait nous cacher le plan de la nature ;

Et je suivrai du moins , d'un œil admirateur ,  
 Cet aigle devant qui la vérité s'épure.  
 L'homme explique déjà , par ses calculs savans ,  
 Les tremblemens de terre et le feu des volcans.  
 Ainsi lorsqu'une plaine , et fertile et riante ,  
 Où florissait en paix une Ville opulente ,  
 Se change , sous les coups d'un fléau destructeur ,  
 En un vaste désert que fuit le laboureur ;  
 Quand la mer dévorante engloutit un Empire ,  
 Ou lorsque dans sa source un fleuve immense expire ;  
 Enfin quand d'un rocher le front majestueux  
 Tombe et répond au loin aux cris des malheureux ;  
 Il sait que la nature et ses loix éternelles  
 Vont se régénérer par ces pertes cruelles ;  
 Et tandis qu'il gémit de cet affreux destin ,  
 Dont son cœur a reçu les atteintes mortelles ;  
 La terre , avec orgueil , arrache de son sein  
 Un nouveau fleuve ici , là des is'les nouvelles.  
 Dieux ! quel immense champ ouvert à mes loisirs !  
 Quel étonnant tableau ! quelle sublime étude !

Elle trompe souvent , mais dans la solitude ,  
Les cireurs de l'esprit sont encor des plaisirs.

Qui pourrait échapper à cet heureux délire ,  
Et des arts bienfaiteurs méconnaître l'empire ?  
Voyez comme tout cède à l'homme impérieux !  
Souveraine des flots, une maison mobile  
Fend le sein de la mer , vainement indocile.  
Le Nord dans sa retraite , en vain silencieux ,  
A l'acier aimanté se dévoile sans cesse ;  
Et la vague , en grondant , redouble de vitesse.  
Le burin sur le cuivre exprime éloquemment  
Les traits , les passions , même le mouvement.  
La parole s'écrit , et ma main l'a tracée ;  
Cet organe muet porte au loin ma pensée :  
Le son même est captif ; l'art a noté le chant ,  
Et le sable dissous forme un mur transparent  
Qui reproduit les corps à la vue étonnée.  
Mais quel nouveau spectacle occupe nos esprits ?  
Libre dans son essor , une vapeur légère ,



Remplissant d'un vaisseau les contours arrondis ,  
 L'entraîne et place l'homme au-dessus du tonère.  
 L'ingénieux l'Epée , en dépit du destin ,  
 Des malheureux mortels père sensible et tendre ,  
 Fait parler le muet , du sourd se fait entendre ;  
 Et la foudre obéit à la voix de Franklin.

Arts enchanteurs, vivez ! que ma riche patrie  
 Tienne de vous la gloire et la félicité !  
 Que l'œil des nations contemple avec envie  
 Cet éclat dont vos mains ont orné sa beauté !  
 L'art ne peut embellir ni cette fleur brillante ,  
 Ni ces champs que jaunit leur richesse ondoyante ,  
 Ni le mont sourcilleux , ni le calme des mers ,  
 Ni le bruit de l'orage et le feu des éclairs ;  
 L'art qui veut l'embellir outrage la nature :  
 Mais un rapprochement peut être gracieux.  
 Mariez les couleurs : ce tapis de verdure ,  
 Dans l'ovale enchaîné, ne blesse point mes yeux ;  
 Et le chêne aligné monte aussi dans les cieux.

Voyez , dans nos jardins , ces formes élégantes  
 Varier leur aspect , par un charme divin.  
 Ici l'onde en filet s'élance du bassin,  
 S'arrondit et retombe en perles transparentes.  
 Là le Dieu des talens , les Graces et Vénus  
 Enchantent nos regards , sous divers attributs ;  
 Et ces voûtes de fleurs , où sourit la nature,  
 Nous offrent leur parfum , leur ombre & leur parure.

C'est là qu'il faut rêver , c'est là qu'on peut jouir.  
 Quelquefois agité par la mélancolie ,  
 J'irais m'y rappeler les erreurs de ma vie ;  
 Mais plus souvent , ému par un doux souvenir ,  
 L'Amour viendrait encore occuper ma pensée ;  
 Et mon ame en secret mollement oppressée ,  
 Rajeunirait pour moi les scènes du plaisir.  
 Ah ! c'est dans ces instans que je voudrais relire  
 Ces écrivains heureux que le tems embellit ;  
 L'auteur de l'art d'aimer , qui n'eut que l'art d'écrire ;  
 Le vieillard de Théos , qui brûle et qui sourit ;

Et Tibulle sur-tout, qui joint à leur délire  
Ce que le sentiment communique à l'esprit.

Quel charme sur nos jours répand la poésie !  
Que ses brillans tableaux étonnent nos regards !  
On croit voir la musique à la peinture unie :  
C'est le plus varié, c'est le premier des arts.  
Sa beauté séduisante et sa grace sonore  
Ont adouci nos mœurs, ont poli l'univers.  
Tout passe enfin, tout passe, excepté les beaux vers.  
Homère en fit, eh bien ! Homère vit encore.

O gloire ! ô passion de l'immortalité !  
Dans mon cœur palpitant, non tu n'es pas éteinte !  
L'âge encor sur mon front n'a point mis son empreinte,  
Mes yeux seront ouverts sur la postérité.  
L'esprit ne s'apprend pas, mais le talent peut naître  
Lorsque le sentiment l'échauffe de ses traits.  
Jeune encor, j'ai senti le poison des regrets  
S'attacher à mon cœur, trop sensible peut-être.

De ce qui me fut cher je dirai les vertus ,  
 Mes larmes couleront sur ma lyre plaintive ,  
 Et je célébrerai , dans ma douleur active ,  
 Le frère , les amis , hélas ! que j'ai perdus.  
 Je ne chanterai point le héros sanguinaire ,  
 Qui , pour être vanté , court ravager la terre.  
 Sans doute un conquérant peut être vertueux ;  
 Mais un soldat farouche , un triste ambitieux ,  
 Dans des accens forcés ne serait que terrible :  
 La douce humanité convient au cœur sensible ,  
 Et l'Amour , l'amitié m'inspirera bien mieux.



## É P I T R E

A M: RABAUT-DE-SAINT-ÉTIENNE.

J'ALLAIS , plein d'un zèle indiscret ,  
Chanter les âges de la vie ;  
Mais j'ai mieux pesé ce projet :  
Votre amitié qui m'y convie ,  
Pour trop de gloire m'a cru fait.  
Dans les prés la simple pensée  
Peut quelquefois plaire un moment,  
Mais dans un parterre brillant  
Elle serait trop éclipsée.  
Eh ! comment pourrais-je chanter ?  
L'Amour ne veut plus me sourire :  
Je n'ai pu lui faire écouter  
Les derniers accens de ma lyre.....  
Je ne chanterai plus l'Amour :  
Il est ingrat , il est volage ;  
Le plaisir nous mène à sa Cour ,  
Mais le regret est du voyage.



Vainement l'espoir enchanteur  
 Sourit à mon ame inquiète :  
 Il m'annonce encor le bonheur ,  
 Mais il n'est plus qu'un faux prophète.

Et vous voulez que mes accens  
 S'élèvent quand ma voix expire !  
 Vous voulez des succès brillans  
 Me faire entrevoir le délire !  
 Non , non , mon cœur est peu flatté  
 De tous ces vains honneurs qu'on prise ,  
 Et je prendrai pour ma devise :  
 Moins d'éclat , plus de liberté.  
 La gloire , incertaine et volage ,  
 Pour un élu fait cent martyrs ;  
 De vrais tourmens , de faux plaisirs  
 En sont l'ordinaire partage ;  
 Et je n'ai plus , dans mes loisirs ,  
 Que le seul projet d'être sage.



---

---

ÉPITRE AUX MUSES.

AIMABLES Sœurs, reprenez cette lyre  
Qui sous mes doigts a rendu peu de sons :  
A l'amour seul consacrant vos leçons ,  
Je ne voulais qu'obtenir son sourire ,  
Mais l'âge enfin m'arrache à ce délire ,  
Et me ravit le prix de mes chansons.

J'ai vu deux fois seize printems renaître ,  
L'été survient ; il amène avec lui  
Les soins divers , l'ambition , l'ennui ,  
Et la raison , plus à craindre peut-être.  
Ce noir cortège effarouche l'Amour. . . . .  
Lorsqu'au plaisir notre ame est asservie ,  
Quand la beauté nous enchaîne à sa Cour ,  
Quand on jouit , on n'est pas sans génie.  
Il faut chanter au matin de la vie ,  
Il faut se taire avant la fin du jour.

C'en est donc fait, Muses , je fuis vos traces.  
 Hélas ! mes yeux en ont versé des pleurs ;  
 Mais menacé de l'abandon des Graces ,  
 Irai - je , en sot , attendre vos rigueurs ?  
 Non , reprenez , reprenez votre lyre ;  
 Ma foible main en tira peu de sons ,  
 Mais l'âge enfin m'arrache à ce délire ,  
 Et me ravit le prix de mes chansons.

Muses , il faut que je vous remercie :  
 Je vous dus tout, je vous dus mes plaisirs ;  
 Par la musique et par la poésie ,  
 Vous enchantiez tour - à - tour mes loisirs.  
 Combien de fois leur active influence ,  
 De mes regrets dissipant le poison ,  
 A su charmer ma pénible existence !  
 Quand j'éprouvais leur magique puissance ,  
 Quand ce délire enchaînait ma raison ;  
 La volupté dirigeait ma pensée ,  
 Et je croyais aux miracles d'Orphée.

Mais ces plaisirs nous cachent des revers :

Les sots ont cru qu'il était nécessaire  
 D'être un peu fou , pour faire quelques vers ;  
 Unir la grace à la raison sévère ,  
 N'est , à leurs yeux , qu'un risible travers ,  
 Et je craindrais l'honneur de leur déplaire.  
 Je crains aussi ces insignes railleurs ,  
 Juges bouffons , dont la brusque sentence  
 Est un bon mot , assez plaisant d'ailleurs ,  
 Mais très-connu , même avant leur naissance.  
 Puis les jaloux ( car on l'est sans sujet )  
 Feraient-ils grace à ma veine timide ?  
 Je les ai vus sur un mince couplet  
 Verser le fiel de leur langue homicide.  
 L'obscurité peut nous servir d'égide ,  
 Le moindre éclat nous trahit en effet.  
 Dieux ! quel amas d'épigrammes subtiles ,  
 De calambours , de longs raisonnemens ,  
 Braqués autour de mes chansons futiles !  
 La haine dicte , et d'ennuyeux pédans  
 Vont répétant ses critiques hostiles.

Ah ! cachons-nous. Si j'ai su garantir  
L'éclat des fleurs dont l'Amour fit ma chaîne ,  
Il reste encor quelques fruits à cueillir ,  
Préservez-les du souffle de la haine.

L'oiseau des champs, sur un myrte couché,  
A l'épervier croit cacher son ivresse ,  
Et d'une voix qu'affaiblit sa paresse ,  
Chante tout bas l'objet qui l'a touché.  
Il veut chérir sa volupté tranquille :  
Libre et joyeux , que lui faut-il ? La paix ;  
Mais l'épervier sort du haut des forêts ,  
Et sans pitié , fond sur son humble asile.

Eh ! pourquoi donc affronter ces revers ?  
Sur le Parnasse il est des rangs divers ,  
Tous dévolus à l'esprit, au génie.  
Pour trouver place en cette Compagnie ,  
On ne dit pas : « J'ai fait beaucoup de vers » !



Là , couronnés de roses immortelles ,  
 On voit Sapho , Tibulle , Anacréon ,  
 Auteurs fameux d'aimables bagatelles ,  
 Et que l'Amour forma pour Appollon.  
 Quelques couplets , qu'on doit à leur délire ,  
 Leur ont valu cette immortalité ,  
 Que le savant avec ardeur desire ,  
 Et qui souvent trompe sa vanité.  
 Muses , sur moi prononcez quelque chose :  
 J'attends un rang , mais j'attends le dernier.  
 Ah ! si mon front , indigne du laurier ,  
 Peut obtenir la couronne de rose ,  
 Heureux cent fois , mon succès est entier !  
 Mais si le sort trahit mon espérance ,  
 Loin du tumulte , et plus loin des jaloux ,  
 Un repos sûr , ce bien toujours si doux ,  
 Embellira du moins mon existence.  
 O vains projets , frivole ambition !  
 Ne venez plus tourmenter ma raison ,  
 Fuyez , fuyez ! Et toi , gloire volage ,  
 Toi que mon cœur adorait en secret ,

Étouffe enfin un desir indiscret ,  
 Qui tromperait les derniers vœux d'un sage.  
 Je vais me taire , et contempler de loin  
 L'orage affreux qu'à ta Cour on essuie ;  
 Mais je voudrais être toujours témoin  
 Du doux accueil que tu fais au génie.



VALMIRE ,

VALMIRE,  
HISTOIRE FRANÇAISE.

VALMIRE

HISTOIRE FRANÇAISE



## VALMIRE, HISTOIRE FRANÇAISE.

---

C'EST bien singulier ! disait un jour la Comtesse de Sainville au Chevalier de Valmire , tant que M. de Sainville a vécu , j'ai trouvé tout simple qu'une femme pût aimer le premier venu , et depuis deux ans qu'il est mort , je n'ai vu aucun homme qui m'ait inspiré le moindre penchant. D'où cela vient-il ? En vérité , il est bien difficile d'aimer ! — Madame , auprès de vous on ne doit sentir que la difficulté de plaire. — Chevalier , je vous demande pourquoi ce qui me paraissait si aisé il y a quelque tems , me semble si



difficile aujourd'hui ? Est-ce que je serais déjà vieille ? — Vous n'avez pas vingt-deux ans , Madame ! — Sans doute : d'ailleurs , je connais bien mon cœur : il parlerait tout aussi vite , tout aussi haut qu'autrefois , et s'il se tait , il est clair que ce n'est point ma faute. — Permettez , Madame , ceci exige quelques détails. — Eh bien , Monsieur , détaillons. — Vous n'aimiez pas beaucoup M. de Sainville ? — Je l'estimais infiniment. — Vous sentiez , par conséquent , qu'il vous manquait quelque chose. — Je sentais..... — C'était l'amour. — Monsieur , ma conduite a toujours été irréprochable : — raison de plus , Madame ; votre cœur voulait-il parler ? vous lui imposiez silence , et ce petit combat prêtait des charmes à tous les hommes. — Eh bien ! cela m'aurait donné de la défiance tout-au-plus. — Madame , la défiance est , je crois , le principe de l'amour dans le cœur d'une honnête-femme. — Soit , mais pourquoi ne l'ai-je plus cette défiance ? Est-ce que je

n'ai plus rien à risquer ? — Plus rien !.. jamais vous ne fûtes si belle ; mais ne craignant plus d'aimer , peut-être même songeant à plaire , vous avez voulu juger avant de choisir , et cette froide analyse a fait grand tort au sentiment. Enfin , Madame , que peut-il manquer à une femme mariée ? Un amant..... et sans doute , le premier venu peut jouer ce rôle-là ; mais il est mal-aisé , quand on pense comme vous , de trouver dans le même homme un ami , un amant , un époux ; et c'est peut-être ce que vous cherchez aujourd'hui. — Chevalier , je ne cherche point , mais franchement , je ne serais pas fâchée que tout cela se présentât.

Madame de Sainville était riche et belle. Ses grands yeux bleus , pleins d'une langueur touchante , respiraient cette douce mélancolie qui décèle une ame tendre et un esprit cultivé. Elle dédaignait cette gaieté bruyante qui ressemble à l'étourderie , et que bien des femmes prennent pour le

bon-ton. Les jeunes gens à la mode qui composaient sa cour , avaient perdu auprès d'elle les trois quarts de leurs travers , et ils étaient tout étonnés de se plaire à la compagnie d'une femme qui ne goûtait ni les calambours , ni la médisance. Valmire s'y plaisait davantage , parce qu'il avait un caractère estimable. Ami sensible et généreux , il pouvait être amant fidèle ; mais sur vingt femmes qu'il avait connues , une seule avait voulu être véritablement aimée , et il sentait qu'il devrait une nouvelle vie à celle qui pourrait lui inspirer encore ce sentiment si tendre qui peut seul nous rendre heureux , et que souvent on n'évite avec tant de soin que parce qu'on craint qu'il ne soit pas partagé. O délices de l'amour ! jouissance céleste ! Comment l'homme a-t-il pu te redouter , et par quelle fatalité son impatience le condamne-t-elle au malheur de te méconnaître !

Valmire avait la plus grande estime pour

la Comtesse , et quand on est sensible , estimer une belle femme , c'est l'adorer. Il n'avoit pas encore osé le lui dire , et pourtant c'était le seul homme de qui elle eût voulu l'entendre. La modestie qui n'est ordinairement qu'une sorte de politesse , un raffinement qu'inspire le respect des bienséances , était chez lui un véritable sentiment. Il avoit beaucoup d'esprit , et il est bon d'avertir les sots que cela signifie aussi avoir du bon sens. Un bel-esprit peut être très-léger , même très-ignorant ; un homme d'esprit est très-sage et très-éclairé.

Mais le sage peut faire une folie , et Valmire sentit que son tour était venu. Il se rappelle sa dernière conversation avec Madame de Sainville , et à force d'en rêver , il va jusqu'à lui supposer quelque disposition pour lui. Quoi ! dira-t-on , se croire aimé d'une femme charmante , sur une interprétation subtile ! cela n'est pas si modeste ! J'en conviens , mais le lecteur , qui s'attache toujours à la lettre , n'a



vu ni le regard ni le sourire de la Comtesse ; il n'a pas entendu ces mots prononcés avec l'émotion de l'ame : *Chevalier, je ne cherche point, mais je ne serais pas fâchée que tout cela se présentât* ; enfin , il oublie que Valmire aime déjà , et sans doute qui aime , espère.

Mais dans le cœur des amans le doute se glisse bien vite à côté de l'espérance. Que je suis fou ! disait-il , et comme la tête part ! N'allais-je pas m'imaginer que l'on m'aime ! et sur quoi donc ? Hélas ! je n'ai rien fait pour lui plaire..... Cette dernière réflexion sortit de son cœur en le déchirant. Il se reprochait son indifférence , puis il rejetait toutes ces idées qui n'avaient pas , disait-il , le sens commun , mais il y revenait , il y revenait avec délices.

Valmire , enfin , va trouver Madame de Sainville. Il avait fait un plan d'attaque fort ingénieux ; mais en la voyant , il ne put pas en dire le premier mot. Le sentiment devait



animer ses discours , et la crainte de paraître ridicule , lui fit prendre un ton léger ; son cœur devait se montrer tout entier , et il ne montra pas même son esprit ; il devait dire les choses les plus tendres , et voici ce qu'il dit :

Madame , toute la nuit vous avez été là ( en mettant un doigt sur le front ). — Là , Monsieur ! le logement est respectable , mais il est trop petit pour que j'y tienne long-tems. — Oh ! vous y serez toujours pour peu que cela vous fasse plaisir. — Soit. J'aime bien que mes amis songent à moi. — Mais , Madame , vous ne savez pas tout. — Eh bien ? — Qu'un rêve est officieux ! vous m'avez permis d'avoir de l'amour pour vous. — Permis , dites-vous ! mais c'est bien sérieux ! — Et même vous m'avez laissé entrevoir que vous n'y seriez pas insensible. — Oh ! pour cela , j'espère que vous n'en croirez rien ; c'est trop fou de beaucoup , même pour un rêve.

— Cependant la Comtesse rougit un peu , et

se retira promptement pour cacher son trouble. Si Valmire n'avait pas été amoureux, il aurait deviné tout cela ; mais on est un peu bête quand on aime , et le voilà livré à mille réflexions qui n'éclairciront rien. Ah ! dit-il , je devais m'en défier , mon rêve est absurde en effet. Quel délire ! quelle sotte illusion ! et comment oser reparaitre devant elle ? Achéons du moins de tourner en plaisanterie une chose déjà trop sérieuse , et conservons , s'il est possible , son amitié et ma réputation.

Madame de Sainville rentra aussi-tôt. Sûre d'être aimée , elle parut plus aimable , et pourtant la sensibilité ne se peignait plus dans ses beaux yeux. On n'y remarquait que cette douce sérénité qui exprime la paix de l'ame et le silence des passions. Sa belle chevelure n'était plus emprisonnée sous un chapeau éblouissant. Elle flottait sur sa taille élégante , qu'elle cachait et découvrait tour-à-tour. L'œil de Valmire parcourait avide-

ment tant de charmes, et ne pouvait se fixer sur aucun. Il cherchait à-la-fois le pied, le sein, les yeux et le sourire.

Pardon, Monsieur, dit la Comtesse, il me restait quelques ordres à donner, et la liberté est sans doute le premier privilège de l'amitié. — Oui, Madame, la liberté convient à l'amitié, et je tâcherai de ne l'oublier jamais. — J'espère aussi que vous ne l'oublierez point, et d'ailleurs j'aurai soin de vous le rappeler. — Cela ne sera pas nécessaire, Madame. — Tant mieux! Monsieur; cependant de peur d'engager cette précieuse liberté, songez à ne plus faire de rêve. Il était bien insensé ce rêve! — Je n'en ai jamais douté, Madame. — En ce cas, pourquoi m'en avez-vous parlé? Je ne sais pas trop ce que cela signifie, mais il me semble qu'une vanité secrète est bien proche d'un rapport de cette nature, et si j'étais un peu jolie, j'aurais pu croire que votre intention était d'éprouver mes sentimens par

une sorte d'aveu qu'on peut révoquer ou interpréter selon sa fantaisie.—Ah ! Madame, tant d'art auprès de vous ne se suppose point. Feindre un sentiment est un procédé assez ordinaire , mais le cacher est difficile , et je ne crois pas qu'on pût vous échapper longtemps. — Eh ! Monsieur, il ne peut pas être question de moi. Je sais qu'à mon égard vous n'avez rien à feindre , et sur-tout à cacher , mais je vous dis qu'une autre plus jolie l'aurait pu penser.

Madame de Sainville craignait déjà de s'être méprise sur les sentimens du Chevalier. Son dépit était près d'éclater , et elle se leva pour se retirer. Valmire ne chercha point à l'en détourner , mais en jettant les yeux sur sa taille charmante , il s'écria avec l'accent de la passion : *une autre plus jolie ! une autre plus jolie !* et la Comtesse feignit de n'avoir pas eu l'intention de sortir.

Oui , reprit-elle , en riant , *une autre plus jolie* , et j'étais tentée de nommer la Comtesse

d'Orsan. — La Comtesse d'Orsan plus jolie ! je ne crois pas même que ses amans aient osé le lui dire. — Ah ! que lui dites-vous donc ? — Moi, Madame !..... mais je lui dis quelquefois que vous êtes charmante. — Bon ! elle n'en croit rien , et cela m'importe assez peu , mais cette confiance - là doit lui paraître plaisante !..... En vérité je ne puis le croire : est-ce bien à elle que vous devez dire ces choses-là ?

Dorval entra dans ce moment. Dorval , par exemple , est un bel esprit ; s'il était un peu plus raisonnable , il faudrait l'aimer ; mais indiscret et plein de cette chaleur immodérée qui , comme l'éclair , j'aillit sans être attendue , on se défie également de ce qu'il a dit et de ce qu'il va dire. Son cœur n'est pas méchant , mais son cœur ne se montre jamais : sa figure est très-bien , mais il en convient avec un ton sérieux qu'il ne met que là ; il rit beaucoup , et sa gaieté pourrait peut-être oublier ce que cette joie a



d'extravagant , s'il ne prétendait pas si visiblement à l'honneur de faire rire.

Dorval voyait tous les jours Madame de Sainville , et comme on s'en doute bien , il la voyait avec plaisir. Il venait de faire quelques vers pour elle. Mon ami , dit-il à Valmire , je vous trouve ici fort à propos ; j'ai fait quelques vers , et vous m'en direz , s'il vous plaît , votre sentiment. — Moi , Monsieur ! — Vous-même. N'êtes-vous pas Poète ? Et qui peut en juger mieux que vous ? — Monsieur , si les connaisseurs sont rares , les connaisseurs sincères le sont bien davantage , et depuis Alceste , peut-être , on n'en a plus trouvé. Je crois vos vers fort bons , mais si par hasard je ne les jugeais pas tels , faudrait-il avoir la bonté de vous le dire ? — Sans doute. — Et vous n'en seriez pas fâché ? — Point du tout. — Permettez que je ne m'y fie pas.

La Comtesse qui prévoyait que les vers de Dorval étaient pour elle , ne manqua pas

de les demander. Voyons , dit-elle , mon avis n'est pas fort recommandable , mais je brûle de le donner. — S'il m'est favorable , dit Dorval , mon vœu le plus doux est rempli. Puis , il sourit et lut , en cherchant l'effet de chaque vers dans les yeux de Madame de Sainville.

Je vous adore , et ce rôle , ma chère ,  
Sans vos bontés ne peut que m'alarmer ;  
Je prouverai que je sais vous aimer ,  
Mais prouvez-moi que je pourrai vous plaire.

Ah ! si l'Amour qui fit ma tendre ardeur ,  
Voulait jouir d'une gloire bien sûre ,  
On le verrait voler dans votre cœur ,  
Et de ses feux animer ma figure.

Cédez enfin à des transports si doux ,  
Et couronnez l'amant le plus fidèle.  
Vous en serez plus heureuse et plus belle ,  
Et mes rivaux gémiront loin de nous.

Rendez-moi donc ce regard favorable  
 Qui sait si bien alimenter mes feux.  
 Gardez pour moi ce qui nous rend heureux,  
 Et pour autrui ce qui vous rend aimable.

Madame de Sainville devait être choquée d'une déclaration si peu délicate, et elle le fut en effet ; mais chez les femmes le desir d'inspirer de la jalousie l'emporte quelquefois sur la bienséance, et Dorval obtint son applaudissement. Valmire sourit de dépit, et crut sourire de pitié. Eh bien ! ajouta la Comtesse, vous nous direz à qui vous adressez ces vers. — Madame..... — Bon ! n'allez-vous pas en faire un mystère ? — Mais, Madame, cela se devine assez. — Sans doute, dit Valmire, et je vous félicite de tout ce qu'ils font penser des dispositions de Madame en votre faveur. — Ah ! point du tout ! reprit Dorval en souriant. — La Comtesse rougit de plaisir en voyant Valmire agité, et Valmire crut qu'elle rougissait d'avoir

d'avoir été devinée. Il se leva , soupira , et sur un prétexte assez ridicule , il se retira dans l'idée de ne plus la revoir.

Qu'a-t-il donc , dit Dorval ? Il nous quitte assez brusquement. Je le crois un peu jaloux. — Jaloux ! Monsieur , et pourquoi ? — Oh pourquoi ! je n'en sais rien. — Il n'a certainement pas songé à me plaire. — Je ne dis pas cela , Madame ; mais s'il n'est point amant , il est Poëte ; et quoiqu'il fasse trop d'honneur à mes vers..... il est sûr que la jalousie ne dépend pas de nous. — Ah ! j'entends , mais je crois que Valmire n'est jaloux de rien. Au reste , Monsieur , ces vers , vous les avez faits pour moi , et je serais fort aise de les avoir exclusivement. Je n'attache pas beaucoup d'importance à ces choses-là , mais le public y en met quelquefois : que cela reste donc entre nous. Je ne veux point d'amant ; si vous voulez me voir , comme mes autres amis , une fois par semaine , vous me ferez beaucoup d'honneur.

Dorval , revenu subitement de ses espérances , bégaya quelque galanterie , parla de son malheur , et pourtant accepta la permission que lui donnait Madame de Sainville. Il sortit , ayant quelque regret à ses vers , mais il se flatta de les placer plus avantageusement dans une autre occasion.

Valmire ne se consolait pas si aisément. Il balançait encore entre l'orgueil de se taire et le plaisir de parler. Mais il a juré de ne plus revoir la femme qu'il adore , il l'a juré , et pour n'être point parjure , il se borna à lui envoyer ces vers :

L'Amour donne peu le talent  
D'exprimer les transports de l'ame ,  
Et l'on peint mal un sentiment  
Quand le cœur est plein de sa flamme.  
Un regard timide , un soupir ,  
A l'amant peuvent bien suffire ,  
Mais qu'il est cruel de sentir  
Et de ne pouvoir pas le dire !



Plus hardi, pendant le sommeil,  
 Je vous dis que je vous adore,  
 Mais le matin, à mon réveil,  
 En vain je le sens mieux encore.  
 Quel réveil ! vos yeux dans la nuit  
 M'ont enivré de tous leurs charmes,  
 Et du moment que le jour luit,  
 Les miens se remplissent de larmes.



Souvent, quand votre esprit flatteur  
 Amuse une foule bruyante,  
 Moi, je sens au fond de mon cœur  
 Retentir votre voix touchante.  
 Je brûle, et ne peux m'exprimer :  
 Ainsi, l'Amour dans sa colère,  
 Me laisse le tourment d'aimer,  
 Et me prive du don de plaire.



Cependant ma bouche s'ouvrait  
 Pour vanter le Dieu que j'adore ;  
 Et quand ma bouche se taisait ,  
 Mes regards en parlaient encore .  
 Hélas ! je n'ai pu le fléchir ,  
 Et même , en peignant ma souffrance ,  
 Du poison qui me fait mourir ,  
 Il augmente la violence .

Madame de Sainville reçut ces vers avec  
 la plus grande joie. Elle les répétait tout  
 bas lorsqu'elle voulait s'attendrir , et quand  
 elle voulait se distraire , elle les chantait sur  
 l'air qui était alors à la mode .

Mais plus elle était flattée de sa conquête ,  
 plus elle voulut se l'assurer. Elle écrivit à  
 Valmire. » Je connaissais , Monsieur , votre  
 » amitié et l'estime dont vous m'honorez ;  
 » je fais un cas infini de l'une et de l'autre ;  
 » mais je n'avais pas même soupçonné votre  
 » amour. Je ne sais si je dois croire à ce  
 » nouveau sentiment ; mais j'en verrai les  
 » preuves avec plaisir. Je vous attends ce soir « .

Valmire ne put attendre. Il courut se jeter aux pieds de la Comtesse. Madame, lui dit-il, daignez rassurer l'Amant le plus tendre, et permettez - lui d'aspirer à votre cœur et à votre main. Son transport, sa sensibilité, la chaleur avec laquelle il dit ces mots, et quelques larmes qu'il répandit sur la main de la Comtesse, déposaient suffisamment en faveur de son amour. Elle y répondit sans le vouloir par un de ces regards touchans que le cœur seul sait adresser au cœur. Le plaisir et sur-tout la pudeur coloraient son visage et soulevaient son sein, tandis que ses doigts indiscrets pressaient mollement la main de Valmire. Quel langage pour un amant délicat !

Écoutez, lui dit enfin la Comtesse, vous m'aimez, je le crois, mais laissez - moi m'assurer que vous voulez mériter mon amour. J'ai pour vous la plus grande estime, et pour votre bonheur, pour le mien, je dois résister à cet empressement qui nous

expose à trop de regrets. Je connais mon cœur : il lui faut un objet dans lequel il puisse retrouver sans cesse ce sentiment exclusif qui fait le charme de l'amour. Un homme aimable et sensible , est toujours agité et souvent coupable. La même cause qui nous l'attache , le jette malgré lui dans d'autres liens. Sa vie est un combat : il nous plaint en nous trompant ; mais il nous trompe , parce qu'il se persuade enfin que l'amour ne l'oblige qu'à la fidélité du cœur , et si ce système barbare pouvait jamais devenir le vôtre , je sens bien que je mourrais de ma douleur.

Ah ! Madame , s'écria Valmire , quels sentimens me supposez-vous donc ? Qui ! moi , vous trahir ! moi , cesser de vous aimer ! Non , vous ne le croyez pas ; non , vous ne sauriez vous humilier à ce point ! — Valmire , je vous l'ai déjà dit , je ne doute point de votre amour ; mais plus on est plein d'un sentiment , plus on croit que les

devoirs qu'il impose seront aisés à remplir. Cependant ce prestige se dissipe insensiblement , et l'on n'est bientôt plus surpris que de l'empire qu'il avait pris sur nos sens. Une méprise assez ordinaire , c'est de prendre les mouvemens de l'amour-propre flatté pour un sentiment plus tendre , et la reconnaissance pour la délicatesse. C'est de vous-même que je l'ai appris. Céliante vous aimait , et vous avez peut-être causé sa mort. Elle voulait se faire estimer , vous lui en ôtâtes la force. Jeune , imprudente , et sur-tout très-sensible ; peu faite d'ailleurs au ton de la galanterie , elle crut plaire parce qu'elle aimait , et lorsqu'on a opposé quelques obstacles à votre union , vous n'avez pas même cherché à les vaincre. Eh bien ! si je perdais aussi votre cœur , quelle consolation pourrait me convenir ? Croyez-moi : l'innocence , la vertu , la beauté , rien ne saurait arrêter l'homme sensible qui a pu mesurer de l'œil le précipice sans être épouvanté du premier



pas. — Mais , Madame , vous oubliez que j'ai trente ans , et qu'à mon âge l'on sait réfléchir. — Eh ! Monsieur , réfléchit - on lorsqu'on est entraîné ? Je vous ai vu dans le calme des passions. Il n'est point de sentiment honnête qui ne soit dans votre cœur ; mais supposez une femme bien jolie , bien aimable , qui s'aviserait de vous aimer et qui irait jusqu'à vous le dire..... — Que je meure à l'instant s'il existe une seule femme au monde qui soit capable de me faire oublier l'amour que j'ai pour vous. Par pitié , Madame , ne m'accablez pas plus long-temps de ces soupçons injurieux , et si mon amour ne peut les détruire , que votre beauté vous rassure. Quelle femme pourrait me plaire quand je serai votre époux ? Et quel homme , aimé de vous , pourrait trouver une femme assez vaine pour l'écouter ? Valmire employa auprès de la Comtesse toutes ces expressions que le cœur fournit si bien lorsqu'il est véritablement touché.

Il imprima mille baisers de feu sur la main qu'il tenait. Un sentiment si tendre la pénétra du plaisir le plus sensible qu'elle eût éprouvé dans sa vie ; mais elle n'abandonna pas son projet , et elle se déroba à cette scène attendrissante , en couvrant son visage mouillé de pleurs délicieux.

Valmire les avait vu couler. Ah ! s'écria-t-il , elle a raison , et je dois rougir de mon impatience. Insensé ! je croyais l'aimer ce matin , et je ne songeais qu'à l'intérêt de mes sens. C'est à présent , c'est dans ce moment que je l'aime. Femme adorable ! je te dois tout , je te dois la sensibilité de l'ame. Ah ! jouis de ton ouvrage , et que mon cœur , rempli de toi , se dessèche avant de s'ouvrir à quelque sentiment qui te soit étranger !

Valmire se retira plein d'amour et de reconnaissance. Elle veut éprouver ma fidélité , disait-il , eh bien ! je n'en murmure point , et je lui dois la preuve de mes sen-

timens. Deux jours se passèrent dans ce voluptueux abandon qui naît de la certitude d'être aimé, et qui n'est connu que des personnes vraiment sensibles. Mais quel amant a le courage de jouir long-temps de ce bonheur ? Cet accès de générosité est bientôt détruit par le desir. Valmire l'éprouva. Il se plaignit encore à la Comtesse de ses soupçons. Il n'entendait rien à ses craintes, c'était un caprice inconcevable ; on avait juré sa mort, &c.

Madame de Sainville ne répondit point à ce premier transport ; mais bientôt un regard et quelques mots de sa bouche mirent encore le Chevalier à ses genoux.

Enfin, un soir elle lui proposa d'aller à l'opéra. — Dans les termes où nous en sommes, lui répondit-il, rien n'empêche que nous n'y soyons ensemble. — Non, non, je resterai, mais j'exige que vous y alliez. La pièce est nouvelle, vous êtes amateur, vos amis y seront, et l'on jaserà

si l'on ne vous y voit. Valmire obéit. Les deux premiers actes lui parurent d'un ennui, d'une longueur insupportable. Vingt fois il fut tenté de sortir de la salle pour rejoindre la Comtesse, mais la crainte de lui déplaire l'arrêta toujours. Il baillait encore au troisième acte, lorsque Céphise entra dans sa loge. Eh ! bon jour, très-rare Chevalier, voilà trois grands mois qu'on vous cherche inutilement. Mais où vivez-vous donc ? Je croyais vous retrouver en habit d'Hermite. Est-ce l'amour ou la philosophie qui vous enlève au monde ? — Madame, je vis retiré. J'achette un peu de sagesse et de repos aux dépens de ces satisfactions du moment qui promettent toujours le bonheur, et qui ne le donnent jamais. J'aime la solitude, et ce goût là amène celui de la réflexion. — Bon ! dit Céphise, le voilà philosophe ! oh ! la bonne folie ! J'avais cru que ce travers-là ne convenait qu'à ceux qui n'ont pas d'autre ressource ; mais vous, aimable et fait pour

plaire , le seul parti qui vous convienne , c'est de voir les sociétés dont vous faites les délices. Allons , je veux vous guérir de vos manies , et dès ce soir , je vous retiens à souper. Valmire prétexta des affaires ; on ne voulut pas y croire , et malgré lui il fut enlevé.

Belinde était aussi du souper de Céphise. Belinde savait que Valmire allait tous les jours chez Madame de Sainville , et son premier soin fut de régaler l'assemblée de cette nouvelle. — Comment donc , Madame de Sainville ! mais il y aurait là de quoi vous perdre ! C'est , dit-on , une prude , une sorte de bégueule qui veut qu'on l'épouse. Prenez-y garde. Elle est jolie , elle est très-jolie , on la dit même riche ; mais vous n'êtes pas encore ruiné , et comment se flatte-t-elle que vous l'épouserez ? Est-ce qu'un homme aimable peut avoir de ces fantaisies-là ? Franchement , on n'entend plus rien aux prétentions des femmes , et je suis sûr que



vous vous êtes fort amusé des siennes. Mais comment s'y prend-elle donc ? Est-elle bien pathétique ? emploie-t-elle beaucoup d'esprit à faire valoir son cœur ? et son regard est-il bien langoureux , bien sentimental ? — Valmire souffrit beaucoup à ce premier assaut ; il avait grande envie de se fâcher , mais la crainte de paraître ridicule , l'en empêcha. — Non , Mesdames , dit-il , non ; Madame de Sainville n'est point bégueule ; elle n'a point de prétentions ridicules , et je vous assure que vous lui faites tort. Le ton sérieux avec lequel il prononça ces mots , repoussa la plaisanterie , et il ne fut plus question de cela.

Madame de Sainville avait à l'opéra une amie qui s'était chargée de l'informer des démarches de Valmire , et qui lui rapporta cette aventure. Valmire revint le lendemain chez la Comtesse , et il eut la maladresse de ne pas dire un mot de Céphise. Comment vous êtes-vous amusé à l'opéra ,

Chevalier ? — Ah ! Madame , l'ennui m'a tourmenté. Je ne saurais trouver le plaisir loin de vous , et je prétends , si vous le permettez , ne vous quitter qu'aux heures où la bienséance l'exigera. — Oui , mais je vous préviens que la bienséance l'exigera souvent. Ce n'est point que je craigne le public ; je suis libre , et je ne dois compte de mes actions qu'à moi-même : mais j'ai des devoirs à remplir , une maison à gouverner , des lectures à faire. Demain , par exemple , je donne à dîner. Mon intention est d'inviter Orphise et Belinde. De votre côté , mettez qui vous voudrez , je vous laisse le soin de faire ma liste. Valmire crut être galant en mettant en tête Dorval , Saint-Fond et Précourt , tous trois habitués de la maison de Madame de Sainville. On voyait ensuite Orphise , Belinde , la Marquise d'Angel et Céphise. La Comtesse prit la liste et pâlit au nom de Céphise ; mais pour détourner tout soupçon , elle se plaignit de n'y pas

voir la Comtesse d'Orsan. Quelle idée ! dit Valmire , et pourquoi cette Comtesse d'Orsan ? Je suis sûr qu'elle ne plaira à personne. — Allez , allez , reprit-elle , en continuant sa feinte , j'entends mieux vos intérêts que vous-même , et je vous demande la Comtesse d'Orsan.

Il faut rendre justice à Valmire. Le hasard seul , ou peut-être la bienséance , l'avait fait songer à Céphise. Elle avait bien envie de s'attacher Valmire ; mais comment pourrait-il vouloir l'aimer ? Il plait à Madame de Sainville.

Le dîner fut charmant. Céphise eut l'esprit du moment , c'est-à-dire , beaucoup de gaité. Valmire qui croyait n'être soupçonné que par rapport à Madame d'Orsan , s'était placé auprès de Céphise , et il eut pour elle quelques attentions particulières. Un honnête-homme est toujours flatté des préférences que lui accorde une femme quelconque , et lorsqu'il n'a pas envie d'y répondre , il

se croit tenu à plus de politesse encore. Le ton de la galanterie est si loin du ton du sentiment , qu'aucune femme n'a la maladresse de s'y méprendre. Céphise et le Chevalier regardaient beaucoup Madame de Sainville , l'un avec tendresse , l'autre avec dépit , et Madame de Sainville tâchoit de rire et de ne pas rougir.

En quittant la table , Valmire lui demanda la permission de reconduire Céphise chez elle. Oui , Monsieur , lui dit-elle , et j'allois vous en prier. Il n'y resta pas long-temps. Une femme qu'on ne veut point aimer nous déplaît davantage quand on ne voit pas celle qu'on aime véritablement. A son retour il trouva Madame de Sainville seule. — Enfin , Madame , lui dit-il , nous serons seuls. Eh bien ! vous ai - je assez prouvé mon indifférence pour la Comtesse d'Orsan , et voulez-vous m'accabler encore de vos soupçons ? Vous le voyez , je n'aime que vous , et si vous en doutez , si ce doute doit différer encore  
mon

mon bonheur , croyez que ma mort est certaine. — Chevalier , vous m'aviez promis plus de raison. Je ne puis croire à la nécessité de répondre si vite à votre amour. Je vous le répète , je pourrai vous aimer quand je serai bien persuadée que vous n'aimez que moi. Voyez le monde , éprouvez bien vos sentimens dans ces mêmes cercles où vous avez acquis la réputation d'homme aimable , et tâchez de ne pas vous faire illusion. Vous croyez devoir être heureux avec moi ; il faut davantage , il faut ne voir que moi dans votre amour , et ne vous sentir pénétré que du seul desir de me rendre heureuse. Jusques-là vos sentimens me seront suspects , et assurément vous n'en êtes pas là. — Quelle injustice , Madame ! et comment puis-je oublier que je dois être heureux avec vous ? Le cœur de Valmire était digne peut-être de vous inspirer plus de confiance. Quel homme fut jamais plus malheureux ! et c'est vous dont le bonheur devait être ma



seule étude , et ma plus douce récompense !  
 Ah ! je dois vous fuir : mon destin m'épou-  
 vante , mais loin de vous , ingrate , je sentirai  
 moins peut-être cette passion si douloureuse-  
 ment active et si cruellement dédaignée.  
 — Mon cher Valmire , — eh bien ! Reve-  
 nez d'une erreur si funeste. Si mes liaisons  
 dans le monde ont pu vous inspirer quel-  
 que doute sur mes sentimens , ces liaisons  
 ne sont pas tellement nécessaires à mon bon-  
 heur que je ne les sacrifie avec plaisir pour  
 vous détromper. Il est juste que je renonce  
 à tout ce qui pourrait altérer vos bontés  
 pour moi. — Valmire tomba à ses genoux  
 qu'il arrosa de ses larmes , mais la Comtesse  
 se déroba encore à sa sensibilité en rentrant  
 dans son appartement.

Femme injuste ! s'écria-t-il , femme cruelle !  
 Ah ! vous ne m'avez jamais aimé. Puissiez-  
 vous éprouver toute ma douleur , et comme  
 moi , n'en pas mourir !

Il sortit furieux. Ah ! dit-il , je l'ai bien

mérité. Insensé ! je me flattais de la rendre sensible , et son cœur n'a jamais été ému. Ces maximes sentimentales qui m'ont séduit , ne prouvent que l'absence du sentiment. Elle verrait ma mort sans en être attendrie , et j'étais assez sot pour jalouser Dorval !.... Dorval ?..... Mais n'est-il point aimé ?..... Eh ! que m'importe , après tout.... Insensible ou coquette..... Coquette ? oui , elle l'est sans doute. Elle a voulu me plaire , elle a voulu plaire à Dorval , en louant effrontément ses vers ; elle veut plaire à tout le monde. Ce que c'est qu'une jolie femme ! Elle pense qu'une coëffe est une couronne ; elle veut régner sur tout ce qui l'entoure , et la beauté nuit ainsi à la sensibilité. Allons , je dois la mépriser et ne la plus revoir.

Huit jours se passèrent , en effet , sans que Valmire reparût chez la Comtesse. Dans son premier transport , il était retourné chez Céphise , croyant l'aimer , ou , du moins , le desirant dans son dépit ; mais plus ce

triomphe était facile , moins Valmire s'empressait de l'obtenir. Il ne trouvait point en elle cette simplicité de mœurs si chère aux amans délicats ; ses discours ne respiraient pas cette honnêteté touchante , qui l'avait séduit tant de fois. Elle avait de l'esprit , mais l'esprit ne supplée point aux vertus qu'on n'a pas. Cependant Valmire la suivait constamment ; on le voyait par - tout où se montrait Céphise , mais par - tout on le voyait bâiller ou rêver.

De son côté , Madame de Sainville était vivement agitée , mais elle se félicitait de son épreuve et de ses délais. Il aime Céphise , disait-elle , et j'allais l'épouser ! ô ciel ! quel aurait été mon sort ! En disant ces mots , elle oubliait un peu son sort actuel.

Cependant elle apprit un jour que Valmire devait aller au bal de l'Opéra , avec Céphise , et elle se détermina à s'y rendre. Son cousin , un grand cousin, dont la discrétion était le seul mérite , et qui était arrivé ce jour même de sa Province , l'accompagna à ce bal. Elle y

parut en masque , et dans le déshabillé le plus galant. Valmire , en habit de ville , y donnait le bras à Céphise , qui était en domino. Précourt était avec eux. La Comtesse les suivit long-tems , pour épier leurs discours , leurs gestes , et jusqu'au moindre regard. Valmire avait l'air de s'ennuyer beaucoup. Le grand cousin , qui était dans les intérêts de Madame de Sainville , sans connaître ses motifs , dit enfin son petit mot à Céphise , qui riposta avec toute la liberté que son caractère et le bal pouvaient lui inspirer. Valmire contempla Madame de Sainville , quoique masquée , avec l'étonnement qu'il avait éprouvé , quand , pour la première fois , il avait vu sa taille , et toutes les graces qui l'embellissaient. Ses yeux se tournaient toujours vers elle , et l'émotion la plus vive s'y peignait avec douceur. — Beau Chevalier , lui dit enfin la Comtesse , en contrefaisant sa voix , qu'as-tu à regarder derrière toi ? Céphise ne peut-elle suffire à

tes vœux ? Céphise ! répondit Valmire ; et comment sais-tu que je suis avec elle ? — Beau mystère ! dit l'inconnue ; et qui pourrait-ce être ? En disant ces mots , elle s'éloigna et se perdit dans la foule. Valmire était si loin de croire Madame de Sainville au bal , elle lui avait témoigné tant d'aversion pour ces assemblées tumultueuses , qu'en dix ans , il n'aurait pu soupçonner de l'y voir : cependant il voudrait connaître la femme qui lui a parlé , et laissant Céphise au bras de Précourt , il va la chercher de tout côté. Enfin il la retrouve. Madame , lui dit-il , pardonnez une curiosité , que vous avez fait naître. Connu de vous , ainsi que Céphise , ne puis-je espérer de savoir à qui j'ai l'honneur de parler ? — A quoi bon ? répondit la Comtesse ; je ne sais pas même si vous me reconnaîtrez sans masque. — Il y a bien à parier que non , dit le Chevalier. Votre taille , le son de votre voix , tout ce que le masque ne dérobe



point à mes yeux , offre trop d'attraits pour que je ne vous reconnusse pas , si j'avais déjà eu le bonheur de vous voir. — Ah ! la preuve n'est pas trop claire. L'impression qu'une femme , même jolie , peut faire sur vous , n'est pas quelque chose de bien durable. Si j'en crois le monde , vous avez , en trois mois , fait votre cour à la Comtesse d'Orsan , à Madame de Sainville , et à Céphise. Assurément on ne va pas plus vite. — Madame , le monde me fait tort , et l'on serait bientôt persuadé de ma constance , si vous me permettiez de vous prouver les sentimens que vous m'inspirez. — Ah ! cela serait plaisant ! Et si j'étais bien laide , comment vous y prendriez-vous ? — Vous laide , Madame ! Cela n'est pas possible ; — oh non ! — Mon cœur me trompe , ou vous êtes la seule femme au monde que je puisse aimer. — Et la Comtesse de Sainville ? — Hélas ! Madame , je l'aimais aussi , je l'aimais avec

idolâtrie , mais rien n'a pu l'attendrir ; elle  
 avait juré ma perte ; et lorsque , revolté  
 par son ingratitude , j'ai enfin cessé de la  
 voir , le Ciel m'est témoin que je n'ai eu  
 à me reprocher que l'excès de ma ten-  
 dresse. — En ce cas là , vous la verrez  
 encore. On ne se débarrasse pas si aisément  
 d'un amour de cette espèce. — Non , Ma-  
 dame ; non. Jamais je ne veux la revoir.  
 — Il est vrai que vous aimez Céphise au-  
 jourd'hui ? — Ah ! point du tout , je le  
 voudrais envain ! — Mais , qui aimez-vous  
 donc ? — Vous , Madame , vous ; j'en suis  
 bien sûr. — Quelle folie ! — Et pourquoi  
 non ? J'éprouve , en un moment , avec vous ,  
 ce que trois mois d'adoration avaient à peine  
 mis dans mon cœur pour la Comtesse de  
 Sainville , et je ne vois que vous qui puis-  
 siez me venger d'elle. D'ailleurs , Madame  
 de Sainville ne vous vaut pas. . . . . Non ,  
 elle n'a point ce pied qui m'enchanté ; sa  
 taille a moins de grâces ; son sein n'a pas

cette tournure qui me fait tressaillir ; ses cheveux ne flottent point ainsi en boucles dorées ; non , Madame , elle ne vous vaut pas. Permettez-moi de vous consacrer ma vie et que Valmire apprenne enfin à quelle beauté il adresse le plus tendre hommage.

— A chaque mot de Valmire , le cœur de Madame de Sainville était déchiré. Ah ! lui dit - elle , n'exigez point que je me fasse connaître à vous. Laissez-moi , du moins , jouir de votre erreur. Si vous me connaissiez , vous me haïriez , et je n'y puis consentir. — Moi vous haïr , Madame ! et pourquoi donc ? — De grace , Monsieur , cessez de me tourmenter. Si vous m'aimez , si vous pouvez conserver l'amour que vous me témoignez , jusqu'au bal prochain , je vous prouverai peut - être que je n'y suis pas insensible..... J'y reviendrai avec le même habit. Adieu , rejoignez Céphise. — Valmire demanda , avec chaleur , la permission d'accompagner l'inconnue ; son bonheur. disait-il ,

dépendait de cette faveur , mais on lui défendit très-sévèrement d'y prétendre , et pour ne pas déplaire , il obéit.

Le lecteur sera peut-être surpris de l'amour subit de Valmire. Un faiseur de romans ne manquerait pas d'en faire un trait de sympathie ; quant à moi , je crois que les yeux nous avertissent , bien mieux que le cœur , de la présence de l'objet aimé. Cependant les rapports de l'inconnue avec la femme que Valmire adore , les desirs que le bal excite plus violemment , et surtout , le besoin qu'il sent d'exercer sa sensibilité , depuis qu'il la croit dédaignée , tout sert à prouver que cette aventure n'est point extraordinaire.

Trois jours se passèrent sans qu'il pût la revoir : qu'ils furent longs ! Il la cherchait de tout côté , tout exerçait son imagination ; il dévorait des yeux les femmes qui lui paroissaient avoir quelque ressemblance avec l'inconnue ; tout suppléait

d'abord au degré de certitude qui lui manquait , mais un sentiment d'indifférence succédait bientôt à ces impressions du moment.

Madame de Sainville était bien plus à plaindre. Elle s'était retirée les yeux remplis de larmes. C'en est fait , disait-elle , ce n'est plus moi qu'il aime , et malheureusement je n'en puis pas douter. Il adore en moi une inconnue ; et si j'avais fait cesser ce prestige , en me découvrant à lui , la haine eût succédé aux transports qui l'animaient. L'ingrat ! j'ai voulu l'arracher à l'inconstance , et il trouve en moi-même , de quoi satisfaire ce funeste penchant.

La Comtesse se trompait ; Valmire n'aimait qu'elle , mais son extrême sensibilité le rendait mécontent de tous les sentimens qu'il inspirait. Il ne suffit pas d'être tendre , il faut être ardent comme lui. Il aurait donné sa vie pour plaire à Madame de



Sainville , mais il aurait voulu trouver en elle l'impatience qui le tourmentait , et dans ce moment même , dans ce moment où , pour la première fois , il éprouve des mouvemens qu'il ne croit plus pour elle , son cœur lui rappelle , par un attendrissement profond , ses vertus , ses charmes et ses talens. Mais il a trop souffert auprès d'elle pour aller reprendre ses fers , et d'ailleurs il croit devoir trop de reconnoissance à la femme charmante qui , à la première entrevue , lui a donné tant d'espérance.

Cependant Madame de Sainville n'avait plus la force de résister : quelque défiance que lui eût inspiré le caractère de Valmire , elle sentait que son heure allait venir , et l'amant n'a plus de défauts , sans doute , lorsqu'on est contrainte de céder. L'infidélité de Valmire lui parut dès - lors fort excusable. C'est moi seule qu'il a aimé , disait - elle ; et si le délire de son imagination l'a mis un moment aux pieds d'une

femme qui ne lui était pas connue , c'est encore moi qui ai causé ce délire. Une autre ne lui aurait point fait cette sensation : il a vu la Comtesse d'Orsan , et il ne l'a point aimée ; il a suivi Céphise , et elle n'a pu le captiver.

Ces réflexions bannirent tous les soupçons du cœur de la Comtesse , mais elles ne purent en déraciner l'envie qu'elle avait de se venger de Valmire. L'envie de se venger d'un amant est la dernière chose qui s'éteigne dans le cœur d'une femme. Elle écrivit au Chevalier , pour l'engager à venir la voir. Son billet était assez singulier. « Il  
« y a douze jours que je n'ai point vu  
« M. de Valmire , et cependant il me jurait  
« qu'il n'en passerait pas un seul sans me  
« voir. Autrefois il était ami charmant , il  
« est devenu depuis amant parjure , et je  
« crains qu'il ne soit bientôt plus rien pour  
« moi. S'il voulait venir reprendre son  
« premier rôle dans ma maison , il m'obli-

« gerait infiniment. Précourt , Saint-Fond  
 « et quelquefois Dorval , me croient très-  
 « malheureuse de son absence , et j'attendrai  
 « son retour , pour juger s'ils ont raison ».

Valmire se rendit à cette invitation. Il croyait n'avoir plus rien à redouter auprès de Madame de Sainville. Il aimait l'inconnue , et il se flattait de tirer le plus grand parti de son indifférence pour la Comtesse. Je suis sûr qu'elle m'aime , disait-il , et moi je veux la haïr. Si elle s'attendrit , je rirai ; si elle rit , je chanterai ; Dorval sera auprès d'elle , j'accablerai Dorval de politesse. Oh ! je vais la désespérer !

Il entra gaiment chez Madame de Sainville , qu'il trouva seule. Eh bien ! lui dit-elle , vous voilà donc enfin ? il faudra du canon pour vous faire marcher. — Ma foi , Madame , c'est que vous l'avez employé pour me chasser d'ici , et je ne veux plus me mettre à sa portée. — Le poltron ! — Oh ! désormais , je ne crains plus rien.

— Avez - vous vu Dorval ? — Non , Madame , mais je croyais le trouver ici. Il n'est plus , dit-on , que chez vous. — Quelle erreur ! je le vois rarement. — Il est très-aimable , Dorval. — Beaucoup. — Et je crois même qu'il vous aime. — Il me le dit , du moins. — Il vous le dit ! — Oui. Pourquoi non ? — Oh ! c'est . . . . . c'est fort bien fait , et . . . . vous l'aimez aussi , sans doute ? — Non. Je ne le crois pas capable de goûter les douceurs d'un sentiment bien pur , et jamais il ne s'est dit , avec ivresse : « soyons sensible , et méritons de régner sur un cœur tendre » !

Le ton de Madame de Sainville , sa voix insinuante et douce , sa modestie , les graces touchantes dont elle brillait aux yeux de Valmire , enflammèrent son cœur , et lui firent perdre de vue son projet d'indifférence. La Comtesse sortit aussi-tôt pour assurer l'exécution du sien. Elle avait laissé sur une table , assez près de Valmire , une

lettre , qui n'était point achevée. Le Chevalier l'aperçut , et ne put résister à l'envie de la lire. Voici ce qu'elle contenait : « Je  
 « vous attends ce soir , mon cher Dorval ,  
 « au bal de l'Opéra. J'y serai avec le cousin ,  
 « qu'il est aisé d'apercevoir de loin , et  
 « de tromper de près. Mon habit sera blanc ,  
 « ma ceinture , rose , et mon chapeau por-  
 « tera ces deux couleurs. Ayez soin aussi d'y  
 « venir en masque. C'est bien une folie  
 « que ce projet là , mais le plaisir de vous  
 « voir.....

Qu'on se peigne ici le Chevalier , d'abord dans un stupide étonnement , ensuite dans une fureur extrême , se promenant à grands pas dans la salle , se mordant le poing et jurant entre ses dents ! Que dira-t-il ? que fera - t - il ? Il avait sur les lèvres l'affreux sourire du désespoir , et les idées les plus violentes venaient l'assaillir. Cependant il sentit enfin qu'il fallait dissimuler , et empêcher d'abord que la lettre ne fût rendue à Dorval.

Madame



Madame de Sainville , qui avait vu par la serrure la curiosité et l'accablement de Valmire , rentra avec précipitation , et feignit de rougir de son étourderie. Elle regardait le Chevalier , pour lui donner à penser qu'elle cherchait à deviner dans ses yeux , s'il avait lu sa lettre. Cependant elle l'acheva , y mit l'adresse et la cacheta. Un laquais , qu'elle avait mis dans sa confidence , fut appelé. Il avait ordre de rapporter la lettre à la Comtesse , si Valmire ne la lui demandait pas. Allez , lui dit - elle , allez porter ce billet à son adresse. Valmire furieux , mais cachant son trouble comme il put , prétexta qu'il avait aussi des lettres à écrire , et courut après le laquais , qui avait l'air d'aller chez Dorval. Voilà ma bourse , lui dit-il , donnez-moi cette lettre et gardez le secret. — Mais , Monsieur , si Madame . . . . . — Allez , je réponds de tout. Le laquais obéit , et vint rendre

compte à Madame de Sainville du succès de son ambassade.

Ce succès était sûr. La Comtesse disait : si Valmire laisse porter le billet, il le croira rendu à Dorval, et dans ce cas, je verrai ce soir mon jaloux cherchant son rival autour de moi ; s'il l'intercepte, je le verrai aussi, mais très-content de lui-même, et jouissant du désespoir d'une femme qui donne inutilement des rendez-vous ; dans tous les cas, il croira au rendez-vous, et c'est tout ce que je veux.

Valmire y crut en effet, mais il s'avisa d'un expédient auquel la Comtesse n'avait pas songé. Il était de la taille de Dorval, et il voulut remplir sa place au rendez-vous. La Comtesse, à tout événement, avait eu la précaution de porter dans sa poche une lettre qui devait servir à détromper Valmire, si quelque circonstance lui paraissait l'exiger, et cette précaution

ne fut pas inutile. Le Chevalier s'affubla d'un domino , et il n'eut pas fait le tour du bal qu'il reconnut Madame de Sainville et le grand cousin. Il s'approche aussi-tôt, et après avoir salué assez cavalièrement , à la manière des masques , il serra la main de la Comtesse , comme pour lui dire je suis Dorval. Madame de Sainville comprit bien vite que ce ne pouvait être que Valmire , et pour se venger plus complètement , elle lui dit les choses les plus tendres , en feignant de parler à Dorval. — Que je suis heureux , lui disait le Chevalier , vous m'aimez , et vous n'aimez que moi ! — Oui , Dorval , je vous aime , et je n'aime que vous. — Cependant je crains toujours que Valmire ne reprenne l'empire qu'il a eu sur votre cœur. — Valmire ! voulez-vous m'en parler sans cesse ? Je vous ai dit cent fois que je ne saurais le souffrir. C'est un extravagant qui , sans motif , vient , s'éloigne , boude , revient et boude encore.

— On m'a dit pourtant que vous l'aviez aimé. — Jamais ! y avait-il à balancer entre vous et lui ? — Ah ! je n'en douterai plus. — Vous avez de l'esprit , des graces , de l'enjouement , et Valmire est d'une tristesse qui m'assomme. Je l'accueille quelquefois , parce qu'il faut vivre avec tout le monde , mais sa présence me donne des vapeurs. Il se croit aimable : tant mieux , on le trompe plus aisément ; mais toi , méchant , pourrais-tu douter encore de mon amour ? Valmire furieux ne put plus y tenir , et conduisant la Comtesse derrière une coulisse , il se démasqua vivement et lui cria « perfide ! me reconnaissez-vous » ? Aussitôt Madame de Sainville éclata de rire , et le grand cousin ébaubi ne sut que penser de l'aventure.

Madame , reprit le Chevalier , il ne s'agit point de rire , et sans le mépris que vous m'inspirez , j'oublierais peut-être que vous êtes une femme. La Comtesse sortit alors

la lettre qu'elle avait à sa poche , et en la remettant au Chevalier , elle lui dit : voilà , Monsieur , de quoi vous venger complètement. Valmire étonné prit la lettre , et la Comtesse se retira.

Voilà de quoi me venger ! voyons , et il lut ces mots :

« Vous m'aviez fait , au dernier bal , une  
 « infidélité très-punissable , et j'ai voulu m'en  
 « venger aujourd'hui. Je suis l'inconnue que  
 « vous y aviez poursuivie , et à qui vous  
 « aviez déclaré si chaudement votre amour.  
 « Je sais tout ce que vous pouvez me dire  
 « pour justifier ce procédé , mais le mien  
 « est plus excusable encore. Vous avez eu  
 « l'intention d'être infidèle , et moi , je n'ai  
 « voulu que le paraître. Le billet que vous  
 « avez lu sur ma table , et que vous avez su  
 « intercepter , ne devait point être rendu  
 « à Dorval , et quoique vous soyez amoureux ,  
 « je doutais que cet artifice pût vous tromper.  
 « Je suis sûre à présent de son succès , et



« j'en suis bien contente. Vous viendrez cer-  
 « tainement au bal , vous m'y suivrez , et  
 « tandis que je regarderai de tout côté ,  
 « comme si je cherchais Dorval , vous ne  
 « manquerez pas de vous féliciter tout bas  
 « de votre adresse et de l'embarras dans  
 « lequel vous me supposerez. Vous rirez un  
 « peu , cependant l'humeur viendra , vous  
 « vous trahirez , et vous finirez par me dire  
 « quelque chose de leste. Moi , j'aurai grand  
 « soin de ne pas vous reconnaître , et si  
 « je puis , par quelque mal-adresse , vous  
 « persuader que j'aime bien Dorval , il y aura  
 « de quoi mourir de rire.

« Ingrat ! vous vouliez m'oublier , quand  
 « je ne respire que pour vous ! Eh ! qui  
 « aurait pu t'aimer comme moi ? Viens ,  
 « Valmire , viens dans mes bras , et que  
 « mes larmes plus douces ne coulent désor-  
 « mais que sur ton sein » !

· Amans sensibles , cœurs honnêtes qui avez  
 connu les délicieux transports de l'amour ,

vous pourrez vous peindre celui de Valmire. Il vola chez Madame de Sainville , et après l'entretien le plus tendre , il fut convenu qu'on réglerait tout, le lendemain, pour accélérer le mariage.

Madame de Sainville était dans l'ivresse du bonheur, le Chevalier, remis de sa peur , trouva qu'on ne pouvait imaginer de tour plus agréable , et le grand cousin commença à comprendre , le lendemain de la nôte , ce que tout cela voulait dire.

F I N.

(11)

The following is a list of the names of the persons who have been admitted to the office of the Secretary of the Board of Education, since the last meeting of the Board, on the 1st of January, 1880.



The names of the persons who have been admitted to the office of the Secretary of the Board of Education, since the last meeting of the Board, on the 1st of January, 1880, are as follows:

1. J. H. [Name]  
2. J. H. [Name]  
3. J. H. [Name]  
4. J. H. [Name]  
5. J. H. [Name]  
6. J. H. [Name]  
7. J. H. [Name]  
8. J. H. [Name]  
9. J. H. [Name]  
10. J. H. [Name]  
11. J. H. [Name]  
12. J. H. [Name]  
13. J. H. [Name]  
14. J. H. [Name]  
15. J. H. [Name]  
16. J. H. [Name]  
17. J. H. [Name]  
18. J. H. [Name]  
19. J. H. [Name]  
20. J. H. [Name]  
21. J. H. [Name]  
22. J. H. [Name]  
23. J. H. [Name]  
24. J. H. [Name]  
25. J. H. [Name]  
26. J. H. [Name]  
27. J. H. [Name]  
28. J. H. [Name]  
29. J. H. [Name]  
30. J. H. [Name]  
31. J. H. [Name]  
32. J. H. [Name]  
33. J. H. [Name]  
34. J. H. [Name]  
35. J. H. [Name]  
36. J. H. [Name]  
37. J. H. [Name]  
38. J. H. [Name]  
39. J. H. [Name]  
40. J. H. [Name]  
41. J. H. [Name]  
42. J. H. [Name]  
43. J. H. [Name]  
44. J. H. [Name]  
45. J. H. [Name]  
46. J. H. [Name]  
47. J. H. [Name]  
48. J. H. [Name]  
49. J. H. [Name]  
50. J. H. [Name]  
51. J. H. [Name]  
52. J. H. [Name]  
53. J. H. [Name]  
54. J. H. [Name]  
55. J. H. [Name]  
56. J. H. [Name]  
57. J. H. [Name]  
58. J. H. [Name]  
59. J. H. [Name]  
60. J. H. [Name]  
61. J. H. [Name]  
62. J. H. [Name]  
63. J. H. [Name]  
64. J. H. [Name]  
65. J. H. [Name]  
66. J. H. [Name]  
67. J. H. [Name]  
68. J. H. [Name]  
69. J. H. [Name]  
70. J. H. [Name]  
71. J. H. [Name]  
72. J. H. [Name]  
73. J. H. [Name]  
74. J. H. [Name]  
75. J. H. [Name]  
76. J. H. [Name]  
77. J. H. [Name]  
78. J. H. [Name]  
79. J. H. [Name]  
80. J. H. [Name]  
81. J. H. [Name]  
82. J. H. [Name]  
83. J. H. [Name]  
84. J. H. [Name]  
85. J. H. [Name]  
86. J. H. [Name]  
87. J. H. [Name]  
88. J. H. [Name]  
89. J. H. [Name]  
90. J. H. [Name]  
91. J. H. [Name]  
92. J. H. [Name]  
93. J. H. [Name]  
94. J. H. [Name]  
95. J. H. [Name]  
96. J. H. [Name]  
97. J. H. [Name]  
98. J. H. [Name]  
99. J. H. [Name]  
100. J. H. [Name]

---

## T A B L E.

---

<i>Les Degrés de l'Amour ,</i>	page 1
<i>A Madame de Bourdic ,</i>	3
<i>Souvenir ,</i>	4
<i>Le baiser mutuel ,</i>	ibid.
<i>Thémire , Comte Anacréontique ,</i>	6
<i>Regrets ,</i>	10
<i>A M. de Bonnecarrère ,</i>	12
<i>Justification ,</i>	14
<i>A une Dame qui demandait si l'on pouvait       médire d'elle ,</i>	ibid.
<i>Le Cercle ,</i>	15
<i>Les défauts de Zélis ,</i>	19
<i>La persuasion ,</i>	21

<i>Vers faits à Vacluse ,</i>	23
<i>Couplets ,</i>	26
<i>Le repentir ,</i>	28
<i>Zélis au bal déguisée en Servante ,</i>	29
<i>La plus jolie ,</i>	32
<i>Elégie ,</i>	34
<i>Stances ,</i>	35
<i>A M. Guiraudet , Médecin ,</i>	37
<i>Cansoun Languèdoucièno ,</i>	38
<i>Traduction ,</i>	39
<i>Télido ,</i>	40
<i>Imitation ,</i>	41
<i>Epitaphe de Javotte ,</i>	42
<i>Chanson ,</i>	43
<i>Laure ,</i>	46
<i>Discours. Le bonheur est dans la culture des Lettres , des Sciences et des Arts ,</i>	48



<i>Epitre à M. Rabaut de St. Etienne ,</i>	57
<i>Epitre aux Muses ,</i>	59
<i>Valmire , histoire Française ,</i>	67

Fin de la Table.

<i>Vers faits à Vaucluse ,</i>	23
<i>Couplets ,</i>	26
<i>Le repentir ,</i>	28
<i>Zélis au bal déguisée en Servante ,</i>	29
<i>La plus jolie ,</i>	32
<i>Elégie ,</i>	34
<i>Stances ,</i>	35
<i>A M. Guiraudet , Médecin ,</i>	37
<i>Cansoun Languèdouciéno ,</i>	38
<i>Traduction ,</i>	39
<i>Télido ,</i>	40
<i>Imitation ,</i>	41
<i>Epitaphe de Javotte ,</i>	42
<i>Chanson ,</i>	43
<i>Laure ,</i>	46
<i>Discours. Le bonheur est dans la culture des Lettres , des Sciences et des Arts ,</i>	48

<i>Epitre à M. Rabaut de St. Etienne ,</i>	57
<i>Epitre aux Muses ,</i>	59
<i>Valmire , histoire Française ,</i>	67

Fin de la Table.

87

Revue de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris

88

Revue de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris

89

Revue de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris

111

90

Revue de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris

91

92

93

94

95

96

97

98

99

100

101

102

103

104

105

106

107